

dico e devo dire tavolino e non altrimenti» (*Sommario di pedagogia*, I<sup>5</sup>, Florence, 1954, p. 65.)<sup>1</sup>

6. 3. Cela nous explique pourquoi le langage se présente toujours comme «langue», c'est-à-dire en tant que langage qui s'est développé dans l'histoire et qui est historiquement déterminé. Le langage est sans doute une saisie de l'être, mais non pas une saisie par un sujet absolu, ni par un individu empirique, mais bien par l'homme historique qui, précisément par là, est en même temps un être social.

7. C'est dans ce sens donc que le langage s'avère être essentiel pour la définition de l'homme. D'une part, il est *λόγος*, appréhension de l'être; de l'autre, *λόγος intersubjectif*, forme et expression de l'historicité de l'homme. L'homme vit dans un monde linguistique qu'il crée lui-même en tant qu'être historique. Ce sont là les deux dimensions essentielles du langage: la dimension donnée par le rapport sujet-objet et la dimension donnée par le rapport sujet-sujet. En tant que langage en général, le langage correspond à la première dimension, à la relation entre l'homme et l'être. En tant que langue, il correspond en même temps à la relation avec les autres êtres humains, auxquels, précisément au moyen du langage, on attribue «l'humanité»: la capacité de s'interroger à propos de l'être et de l'interpréter. C'est à d'autres problèmes, dont nous ne pouvons pas traiter ici et maintenant, que nous conduirait le fait que les deux dimensions que nous avons reconnues se présentent comme étant *deux* uniquement dans l'interprétation explicite du langage, tandis qu'au fond, elles ne font qu'une seule et même dimension.

Traduit de l'allemand et de l'espagnol par Jean-Marie Dupuy, Hiltraud Dupuy-Engelhardt et Jean-Pierre Durafour avec la collaboration de l'auteur.

Textes originaux: «Der Mensch und seine Sprache», dans *Ursprung und Wesen des Menschen*, H. Haag und F.P. Möhres (Hrsg.), Tübingen, 1968. «El hombre y su lenguaje», dans *El hombre y su lenguaje. Estudios de teoría y metodología lingüística*, Madrid, 1977.

<sup>1</sup> N.d.t.: Ainsi, donc, au lieu de «bureau», je pourrais tout aussi bien dire «stylo». Abstraitement, sans doute, mais concrètement, non. Car en tant que sujet parlant, j'ai une histoire derrière moi, ou, mieux, j'ai cette histoire en moi-même, et je suis cette histoire. Et, partant, je suis quelqu'un qui dit et doit dire «bureau», et non pas autrement.

## DETERMINATION ET ENTOURS

### Deux problèmes fondamentaux d'une linguistique de l'activité de parler

1.1.1. De temps à autre, mais pas très souvent à vrai dire, on fait remarquer combien sont étroites les limites que l'on impose à la linguistique lorsqu'on la conçoit, d'accord avec F. de Saussure, comme science de la «langue». Ainsi, il y a quelques années, le linguiste tchèque V. Skalička signalait la nécessité d'une linguistique de la *parole*<sup>1</sup>, et, sans doute, il n'était pas le premier à le faire. Mais, d'une façon un peu contradictoire, il observait qu'en quelque sorte, une linguistique de la *parole* existait déjà (il pensait aux études stylistiques de l'Ecole idéaliste); et, en outre, il ne parvenait pas à indiquer clairement quels devraient être les problèmes spécifiques de cette nouvelle discipline. En effet, il est difficile de fonder une discipline dont l'objet soit ce qui reste de la parole lorsqu'on en a enlevé la «langue», parce qu'alors ce qui subsiste, ce ne sont que des éléments épars et hétérogènes. Et il s'avère encore plus difficile de créer une linguistique de la *parole* si l'on accepte la distinction saussurienne<sup>2</sup> en tant que distinction «réelle». En effet, à la rigueur, la langue est contenue dans la parole et la distinction *langue-parole* – en dehors du fait qu'elle peut être interprétée de différentes façons – n'est pas «réelle», mais bien «formelle» et méthodologique<sup>3</sup>.

Plus récemment, le linguiste italien A. Pagliaro a proposé à son tour, dans le cadre d'une interprétation plus féconde – bien qu'assurément non orthodoxe – de la dichotomie saussurienne, une linguistique de la *parole*<sup>4</sup>; parole qu'il conçoit comme «le moment subjectif de la langue,

<sup>1</sup> V. Skalička, *The need for a linguistics of la parole*, dans: *Recueil linguistique de Bratislava*, Bratislava, 1948, p. 21-38.

<sup>2</sup> C'est-à-dire avec la *valeur* et le *sens* que Saussure entendait donner à sa distinction. Car la distinction *langue – parole* est, en tant que telle, antérieure à Saussure. On la trouve déjà chez G. von der Gabelentz, F.N. Finck et A. Marty. Et même chez H. Paul, on rencontre une distinction en partie analogue entre *Gemeinsprache* et *Sprache* (à comprendre plutôt comme langage) ainsi qu'une distinction entre «usuel» et «occasionnel».

<sup>3</sup> C'est-à-dire que cette distinction n'est pas une séparation de faits différents dans la réalité objective du langage; voir notre étude *Sistema, norma y habla* (en particulier III et VI, 4.2.), Montevideo, 1952, reprise dans: *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Cinco estudios, Madrid, 1962.

<sup>4</sup> *Glottologia*, Rome, 1955 (*Parte speciale, Linguistica della «parola»*). Il s'agit d'un cours universitaire de l'année 1954-1955.

l'orientation particulière que la fonctionnalité du système prend dans l'acte par lequel elle se réalise en tant que discours<sup>5</sup>. Ensuite, dans quatre remarquables études, Pagliaro montre avec la perspicacité qui le caractérise comment un fait de «discours» devient «langue» en s'intégrant dans la tradition et comment, à l'inverse, les possibilités de la «langue» ont été utilisées par trois grands écrivains afin de créer certaines valeurs expressives.

Il est toutefois symptomatique que les deux savants, tout en soulignant la nécessité d'une vraie linguistique de la *parole*, pensent d'autre part que celle-ci ne saurait être une discipline «linguistique» dans le sens propre de ce terme. Skalička considère, en effet, que certains phénomènes langagiers, tels que le fait de parler, le fait de répondre, etc., n'appartiennent pas à la «langue» et que, par conséquent, leur étude devrait plutôt relever de la théorie du langage que de la linguistique proprement dite<sup>6</sup>. Et Pagliaro, de son côté, observe que «le linguiste s'intéresse au moment subjectif du discours non pas dans son rapport au contenu de conscience qu'on veut manifester, mais uniquement en relation avec la langue, avec le fait historique, seul objet de son attention<sup>7</sup>».

1.1.2. La nécessité d'une linguistique de la «parole» soulignée par nos deux auteurs ainsi que les limites qu'ils pensent devoir imposer à cette discipline nous offrent l'occasion de proposer une série de mises au point et de rectifications.

Tout d'abord, il est évident que la distinction saussurienne n'a pas eu que les effets escomptés par Saussure lui-même. Car, pour Saussure, cette distinction avait le but de présenter la *langue* «envisagée en elle-même et pour elle-même» comme le seul et unique objet de la linguistique. Et c'est bien dans ce sens que s'est acheminée toute la linguistique structuraliste d'obédience saussurienne. Mais, par ailleurs, cette même distinction a eu aussi un effet contraire: celui de souligner l'importance des problèmes concernant la «parole» en tant que telle et de justifier par là, du moins implicitement, une linguistique dédiée à ces problèmes<sup>8</sup>. En second lieu, il est évident qu'en dépit du sens négatif des thèses saussuriennes concernant la *parole*, on ne doute pas, au fond,

<sup>5</sup> *Glottologia*, p. 5

<sup>6</sup> *The need*, p. 23

<sup>7</sup> *Glottologia*, p. 4-5

<sup>8</sup> Comme on le sait, c'est l'école de Genève (avec Bally, Sechehaye et Frei), laquelle se croyait la plus fidèle aux principes saussuriens, qui s'est consacrée à ces études; cette école voulait ainsi «parachever» (et parfois corriger) la pensée de Saussure.

de leur exactitude. En effet, on admet sans aucune réserve qu'une linguistique de la parole devrait être justifiée par le schéma saussurien et à l'intérieur de ce schéma. Et, en troisième lieu, il semble que l'on accepte comme un fait établi que l'objet véritable de la linguistique ne saurait être autre chose que la «langue», la parole, elle, ne pouvant être étudiée que par rapport à celle-ci, en tant que réalisation du «système». Cette conviction a, certes, tout l'air d'être saussurienne, et Saussure a sans doute contribué à la renforcer. Cependant, ses origines sont bien antérieures, et cette idée n'est pas nécessairement attachée au saussurénisme. A la rigueur, en faisant de la «langue» l'objet privilégié de la linguistique, Saussure ne s'opposait pas à la linguistique traditionnelle; bien au contraire, il se situait dans son direct prolongement<sup>9</sup>. C'est ce qui explique en partie pourquoi la résistance aux thèses saussuriennes a été si faible sur ce point. La linguistique de la «langue» (et *des* langues), bien que conçue de différentes façons, a toujours constitué la partie centrale de notre discipline, et il n'en est pas autrement aujourd'hui. C'est pourquoi – tandis que l'historicité de la langue s'impose même aux structuralistes et qu'en dépit des équivalences saussuriennes *langue/synchronie*, *parole/diachronie*, on a vu naître un 'structuralisme diachronique' – les réactions au sujet de l'oubli dans lequel est restée la linguistique de la *parole* n'ont été que sporadiques et, de plus, il n'existe aucun accord sur ce que cette discipline devrait être.

1.1.3. Quoi qu'il en soit, il nous paraît hors de doute qu'il faut admettre la nécessité d'une certaine linguistique de la *parole*, surtout si l'on s'accorde pour remplacer le terme de *parole*, qui peut-être ambigu, par celui de *parler*, dans le sens d'*activité de parler*, d'*activité linguistique*. Mais la nécessité d'une linguistique de l'activité de parler ayant été reconnue, il faut se demander ensuite si l'on doit accepter les limites qu'on voudrait lui imposer. Il convient, en particulier, de se demander si une *linguistique de la parole* doit nécessairement être créée en partant de la «langue» et à l'intérieur du schéma saussurien. N'oublions pas que, si l'on considère la linguistique de la parole comme une *autre* linguistique et qu'on la trouve «nécessaire» (c'est-à-dire non encore constituée), ce

<sup>9</sup> Il n'est pas vrai que – ainsi que le pense V. Skalička, *The need*, p. 22 – la linguistique antérieure à de Saussure ait été une «linguistique de la parole», ni que Humboldt ait promu une telle linguistique. Tout au contraire: Humboldt a insisté sur ce qui est systématique dans l'activité de parler; et la linguistique historique, quant à elle, même la plus «atomiste», a toujours été et est nécessairement (cf. 1.1.5.) une linguistique de la «langue»; et même en étudiant des «mots», elle les aborde en tant que «faits de langue».

n'est que parce qu'on accepte au préalable la dichotomie saussurienne et qu'on admet implicitement que la linguistique tout court ne saurait être autre chose que science de la «langue». Dans une autre perspective, pourtant, ne devrait-on pas se demander plutôt s'il existe à vrai dire une linguistique qui ne soit pas linguistique de l'activité de parler. Car la langue elle-même, qu'est-elle d'autre qu'une dimension (essentielle, sans doute) de cette même activité?

1.1.4. Selon nous, l'élargissement et la réorganisation d'une discipline ne devraient pas être justifiés uniquement dans un sens négatif, c'est-à-dire uniquement par l'insuffisance des schémas qui ont été jusqu'ici appliqués à son objet; bien au contraire, le remodelage de toute science devrait être positivement fondé, c'est-à-dire puiser sa légitimité dans la réalité même de l'objet d'étude. Or, l'objet de la linguistique (science du langage) ne peut être que le langage étudié sous tous ses aspects. Et le langage n'existe concrètement que comme *activité*, comme *activité de parler* (la phrase de Humboldt selon laquelle la langue n'est pas *ἔργον*, mais *ἐνέργεια* n'est pas un paradoxe, ni une métaphore, mais une simple constatation). Mieux et davantage encore, ce n'est que parce que le langage se manifeste comme activité qu'on peut l'étudier aussi en tant que «produit»<sup>10</sup>. En effet, pour rappeler ici une distinction que nous devons à Aristote, une activité peut être étudiée a) en tant que telle, *κατ'ἐνέργειαν*; b) en tant qu'activité en puissance, *κατὰ δύναμιν*; c) en tant que réalisée dans ses produits, *κατ' ἔργον*. Bien entendu, il ne s'agit pas là de trois réalités différentes, mais de trois aspects ou, mieux encore, de trois façons de considérer une seule et même réalité. D'autre part, l'activité de parler est une activité *universelle* exercée par des individus *particuliers*, mais qui sont en même temps membres de telle ou telle communauté *historique*. C'est pourquoi l'activité de parler peut être étudiée d'un triple point de vue: a) universel; b) particulier; c) historique.

L'activité de parler *κατὰ δύναμιν*, c'est le *savoir-parler*, dans lequel on peut distinguer: un niveau universel, un niveau particulier et un niveau historique. Ce dernier niveau est la «langue» en tant que *patrimoine linguistique commun* («*idiomatique*»), c'est-à-dire en tant que *savoir parler conformément à la tradition d'une certaine communauté*. L'activité *κατ'ἐνέργειαν*, c'est, au niveau universel, l'activité de parler

<sup>10</sup> Ce qui est donné effectivement et en premier lieu en tant que «produit» ne peut pas être étudié en tant que tel (si l'on ne connaît pas l'activité y correspondant): un tel produit ne peut être étudié qu'en tant que «chose».

en général, c'est-à-dire cette activité en tant que telle, sans détermination de nature historique; au niveau particulier, c'est le *discours* (l'acte linguistique ou la série agencée d'actes) d'un individu donné dans telle ou telle circonstance donnée; au niveau historique, enfin, c'est la *langue concrète*, c'est-à-dire *une modalité particulière* de parler propre à une communauté et que l'on constate dans l'activité linguistique en tant qu'un aspect essentiel de celle-ci. Quant à l'activité de parler *κατ' ἔργον*, il ne peut pas y avoir à cet égard de point de vue à proprement parler universel, puisque ce qui est donné à ce niveau, ce sont toujours des «produits» particuliers; on peut tout au plus parler de la «totalité des textes». Au niveau particulier, l'activité de parler en tant que «produit», c'est justement le *texte*; et au plan historique, elle s'identifie à nouveau à la «langue», puisque le «produit historique», dans la mesure où il demeure (c'est-à-dire dans la mesure où il est repris en tant que modèle pour des actes de parole ultérieurs et qu'il s'intègre ainsi dans la tradition), devient à son tour activité de parler *κατὰ δύναμιν*; c'est-à-dire savoir linguistique<sup>11</sup>.

1.1.5. Cela signifie que toute la linguistique a toujours été linguistique de l'activité de parler et qu'à proprement parler il n'en existe pas d'autre. La «linguistique des langues» (linguistique historique) est, elle aussi, linguistique de l'activité de parler, puisque les langues sont parlées ou ont été parlées<sup>12</sup>. La «langue» est concrètement une *modalité historique de l'activité de parler*. Pour tout sujet parlant, elle est une «activité de parler en puissance», un savoir parler selon une tradition déterminée. Et pour le linguiste, elle est un système qu'il déduit de l'activité de parler, ainsi que le savaient W. von Humboldt et H. Paul et que l'ont signalé V. Pisani<sup>13</sup> et plusieurs structuralistes nord-américains, sans passer sous les fourches caudines de la sociologie durkheimienne et de

<sup>11</sup> Restent à l'extérieur du langage proprement dit – et, du même coup, hors de la linguistique – le «pouvoir parler» physiologiquement et psychiquement déterminé (ce que l'on appelle la «faculté de langage»), les stimuli de l'expression aussi bien que le texte en tant que réalisation de valeurs (pratiques, logiques ou esthétiques). En effet, la linguistique s'occupe uniquement du langage «en tant que tel», c'est-à-dire de ce que Aristote définit comme *λόγος «σημαντικός»*.

<sup>12</sup> Tout aussi peu fondée est la distinction prétendument radicale entre linguistique diachronique et linguistique descriptive. Il s'agit là des deux faces d'une seule et même linguistique historique, étant donné que la linguistique descriptive est, elle aussi, historique. Toute langue est, en effet, de par sa nature un «objet historique» (ce qui ne signifie pas qu'elle soit une «chose»).

<sup>13</sup> Cf. *La lingua e la sua storia*, dans: *Linguistica generale e indeuropea*, Milan, p. 9-19.

la distinction *langue-parole*. Même ce que l'on appelle «système de la langue» n'est rien d'autre que la systématisme de toute activité de parler historiquement déterminée.

1.2.1. Dans quel sens alors une nouvelle linguistique de l'activité de parler se présente-t-elle comme nécessaire? Pour nous, dans deux sens tout à fait essentiels.

Tout d'abord, c'est un changement radical de perspective qui s'impose: ce n'est pas l'activité de parler qui doit être expliquée à partir de la langue, mais à l'inverse, c'est la langue qu'il faut expliquer à partir de l'activité linguistique. Et cela, premièrement, parce que le langage n'est concrètement qu'activité de parler et, deuxièmement, parce que cette activité dépasse la langue en tant que telle. Car la langue est tout entière contenue dans l'activité de parler, tandis que cette activité ne peut être ramenée dans sa totalité à la langue. C'est pourquoi le postulat bien connu de Saussure<sup>14</sup> doit être, selon nous, renversé, à savoir: au lieu de se placer sur le terrain de la langue, il faut se placer dès le début sur celui de l'activité de parler et faire de celle-ci la pierre de touche de tous les autres phénomènes langagiers (la langue y comprise). Et au lieu de considérer avec Pagliaro la *parole* comme le «moment subjectif de la langue» (cf. 1.1.1.), on devrait plutôt tenir la *langue* pour «le moment historiquement objectif de l'activité de parler». Dans cette perspective, étudier la langue, c'est étudier une dimension de l'activité de parler, dimension qui n'est ni abstraite ni extérieure à cette activité et qui, bien sûr, demeure fondamentale, puisque l'activité de parler est toujours historiquement déterminée; parler, c'est, en effet, toujours «parler une langue».

1.2.2. Dans ce premier sens, une linguistique de l'activité de parler est donc pleinement justifiée en tant que linguistique théorique qui traite de tous les problèmes langagiers à partir de l'activité concrète de parler. L'historicité de l'activité de parler ne doit pas nous faire oublier son universalité. Précisément, il faut toujours distinguer les *problèmes que posent, au plan historique*, les langues (problèmes qui peuvent être empiriquement «généraux») et les *problèmes que pose, au plan universel*, l'activité de parler. Souvent, adopter au niveau universel le point de vue de la «langue» conduit à d'incroyables contradictions ou à des impasses, et implique que l'on renonce d'entrée de jeu à résoudre les

<sup>14</sup> Cf. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Lausanne et Paris, 1916, p. 25.

problèmes qu'on pose. Ainsi, par exemple, on ne peut définir les fonctions linguistiques en se rapportant aux langues, mais seulement en prenant en considération l'activité de parler elle-même. Les catégories verbales (parties du discours), par exemple, ne peuvent recevoir de 'définition' ni syntagmatique ni paradigmatique; ces catégories ne sont pas non plus des classes lexicales appartenant aux langues, elles sont des modalités de signification propres à l'activité de parler, et, de ce fait, elles sont universelles (bien qu'elles ne soient pas historiquement générales)<sup>14b</sup>. A ces modalités de signification répondent dans des langues données certaines modalités formelles d'expression (qui peuvent être aussi bien paradigmatiques que syntagmatiques). Il n'est pas possible de définir une catégorie «dans une langue», on ne peut que constater que si, oui ou non, elle y est présente et, dans l'affirmative, indiquer quel est le schéma formel qui lui correspond. Il n'est pas possible, par exemple, de dire *ce qu'est* le verbe ou l'adjectif «en latin» ou «en français»<sup>15</sup>. Et si certains problèmes sont insolubles, ce n'est que parce qu'on les pose au niveau historique de la langue, où ils sont et resteront sans solution. Il en est ainsi, par exemple, du problème du «changement linguistique» et de ses «causes». En vérité, ce problème n'existe pas: il s'agit ici du problème de la constitution et de la transmission continues de la langue dans et par l'activité de parler, du processus par lequel les créations diversement déterminées du discours deviennent tradition, deviennent «langue». Et il ne s'agit pas là d'un problème causal, du *pourquoi* d'un phénomène, mais bien de son *comment* et de son *pour quoi* (en vue de quoi). Il existe, certes, des *conditions* dans lesquelles la liberté linguistique agit et des *raisons d'ordre final* dont cette liberté tient compte, mais ce ne sont pas des «causes» et elles n'agissent pas sur la «langue».<sup>16</sup>

1.2.3. En second lieu, – pour autant que l'on accepte la tripartition nécessaire des points de vue au sujet de l'activité de parler (cf. 1.1.4.) – il y a lieu de créer une linguistique de l'activité de parler au sens strict. Car il existe déjà *une linguistique des langues* solidement fondée, c'est-

<sup>14b</sup> Voir, dans ce volume, notre étude *Les universaux linguistiques (et les autres)*.

<sup>15</sup> Les soi-disant «définitions formelles» sont des descriptions de schémas de l'expression dans telle ou telle langue, et non pas des définitions des catégories en tant que telles.

<sup>16</sup> Nous traitons en détail de ce problème dans *Sincronía, diacronía e historia*, Montevideo, 1958; traduction allemande *Synchronie, Diachronie und Geschichte*, Munich, 1974.

à-dire une linguistique de l'activité de parler *au plan historique*. De même y a-t-il déjà *une certaine linguistique du texte*, c'est-à-dire une linguistique de l'activité de parler *au plan particulier* (qui est aussi étude du «discours» et du «savoir» qu'il requiert). Ce que l'on appelle «stylistique de la parole», c'est précisément une linguistique du texte. En revanche, il n'existe pas encore en tant que discipline constituée la linguistique de l'activité de parler «*κατ'ἐνέργειαν*» *au plan universel* (qui serait implicitement en même temps l'étude de la «*δύναμις*» correspondante). Dans différents ouvrages de caractère général, on trouve sans doute çà et là les prémisses d'une telle discipline sous la forme de propositions et de remarques plus ou moins élaborées<sup>17</sup>. Mais ces propositions, en dehors du fait qu'un caractère systématique leur fait défaut, demeurent en grande partie inopérantes au niveau de la description, parce que l'on considère qu'elles appartiennent à la linguistique théorique. Nous pensons, au contraire, que la linguistique de l'activité de parler au sens strict devrait être une linguistique descriptive, une authentique grammaire de *l'activité de parler*; «grammaire» indispensable aussi bien à l'interprétation synchronique et diachronique de la «langue» qu'à l'analyse des textes. En effet, d'un point de vue synchronique, la langue n'offre pas seulement les instruments du dire et ses schémas, mais aussi les instruments de la transformation du «savoir» en activité; et, du point de vue diachronique, tout ce qui se produit dans la langue ne se produit que par l'activité de parler. De même, l'analyse des textes ne peut se faire avec exactitude sans une connaissance de la technique de l'activité de parler, puisque le dépassement de la langue, qui a lieu dans tout discours, ne peut s'expliquer que par les possibilités universelles de l'activité de parler.

1.2.4 L'objet proprement dit de la «grammaire de l'activité de parler» «*κατ'ἐνέργειαν*» est donc la technique générale de cette activité; et sa tâche est celle d'identifier et décrire les *fonctions* spécifiques de cette

<sup>17</sup> Ainsi, par exemple, chez: A. Gardiner, *The Theory of Speech and Language*, Oxford, 1951; Ch. Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, 1950; L. Bloomfield, *Language*, New York, 1933; K. Bühler, *Sprachtheorie*, Jena, 1934. De tous ces auteurs, Ch. Bally est, peut-être, celui qui est le plus averti en ce qui concerne la nature des problèmes de l'activité de parler, quoique son approche et ses solutions soient à considérer avec une grande réserve. L. Bloomfield adopte le point de vue du parler dans le domaine grammatical proprement dit et aboutit ainsi à de remarquables résultats: cf. par exemple, son chapitre sur la «substitution» (*Language*, p. 247-269). De plus, la grammaire des langues elle-même a soulevé beaucoup de questions qui, à la rigueur, relèveraient d'une linguistique de l'activité de parler.

technique, puis de spécifier les *instruments* possibles de ces fonctions, instruments qui peuvent être aussi bien verbaux (linguistiques) que non verbaux (extra-linguistiques). Redisons-le: l'activité de parler est plus complexe que la langue qu'elle met en œuvre. En effet, elle utilise aussi les circonstances de sa propre manifestation (alors que la langue n'est jamais tributaire des circonstances); elle englobe, en plus, des activités complémentaires telles que la mimique, les gestes, les postures et même le silence, c'est-à-dire la suspension volontaire du discours<sup>18</sup>. De surcroît, dans l'expression verbale elle-même, tout ce qui n'a pas en permanence un caractère fonctionnel (distinctif) dans la «langue» peut l'acquérir à titre occasionnel; et à l'intérieur des limites mêmes de la fonctionnalité permanente, s'ouvrent de larges possibilités de sélection afin de réaliser des fonctions occasionnelles<sup>19</sup>, selon une technique qui va au-delà de la «langue», au-delà des techniques historiques respectives.

C'est à cette technique générale de l'activité de parler qu'appartient la *détermination*, en tant qu'ensemble d'opérations, ainsi que ce que nous appelons les *entours*, en tant qu'instruments circonstanciels de cette même activité. Le problème de la détermination ne sera traité ici qu'en ce qui concerne la détermination nominale. Quant aux «entours»<sup>20</sup>, nous nous bornerons à en élargir la liste, distinguant une série d'entours qui n'ont pas été jusqu'ici reconnus ou qui ont été confondus avec d'autres, et à indiquer de façon succincte les principes qu'il convient de suivre dans l'étude systématique de leurs fonctions.

2.1.1. Appartiennent au domaine de la détermination, dans notre sens, toutes les opérations qui, dans le langage en tant qu'activité, sont accomplies *pour dire quelque chose au sujet de quelque chose au moyen des signes de la langue*, c'est-à-dire pour «actualiser» et orienter vers la réalité concrète un signe virtuel (en tant qu'élément de la langue) ou

<sup>18</sup> Cf. H.C.J. Duijker, *Extralinguale elementen in de spraak*, Amsterdam, 1946, où notamment est étudiée l'interdépendance de l'intonation et de la mimique. Certes, la linguistique n'a pas à se consacrer à l'étude descriptive des moyens d'expression non verbaux, domaine qu'elle laissera plutôt à ce que l'on pourrait appeler «une science de l'expression». Mais il n'en reste pas moins qu'elle se doit d'identifier les fonctions de ces moyens non verbaux dans la mesure où ce sont des modifications de ce qui est verbalement articulé. Ainsi, les différences de style entre «langue parlée» et «langue écrite» résident en grande partie dans le fait que cette dernière ne dispose pas de moyens d'expression non verbaux.

<sup>19</sup> Cf. notre étude *Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje*, III 3.3., Montevideo, 1954, (reprise dans notre *Teoría del lenguaje y lingüística general*).

<sup>20</sup> Nous employons ce terme (esp. *entorno*) avec le sens que K. Bühler donne au terme allemand *Umfeld*.

pour délimiter, préciser et orienter la référence d'un signe virtuel ou actuel. Mais, ainsi que nous l'annonçons, la détermination qui nous intéresse ici sera exclusivement la détermination nominale, que, de plus, nous ne considérerons que dans le domaine de ce qu'on appelle le « langage énonciatif », c'est-à-dire dans des discours dépourvus de toute « visée stylistique ». Mais, même dans ces conditions, nous aurons à traiter d'une technique fort complexe. Ch. Bally, qui s'est intéressé de près à cette question<sup>21</sup>, a établi la distinction, sans doute importante, entre « actualisation » et « caractérisation ». Mais cette distinction demeure, selon nous, insuffisante; en réalité, la détermination nominale comprend pour le moins quatre types d'opérations; opérations que nous appellerons: *actualisation*, *discrimination*, *délimitation* et *identification*.

2.1.2 Les instruments verbaux qui sont utilisés pour remplir ces fonctions peuvent être appelés *déterminateurs nominaux*. Pour rendre plus claires les distinctions que nous considérons comme nécessaires (bien entendu, en ce qui concerne les *fonctions*, non pas leurs *instruments*), nous fournirons dans ce qui suit, pour chaque cas, des exemples de déterminateurs, que nous emprunterons à plusieurs langues. Mais cela ne signifie d'aucune façon que chaque déterminateur exerce une fonction constante et une seule. C'est une erreur fréquente du formalisme linguistique (qui ne coïncide pas en tout avec le *fonctionnalisme*) que de ne pas distinguer toujours et en toute clarté entre *forme* et *fonction*. En réalité, un même et seul trait matériel peut exercer des fonctions différentes, et même plus d'une fonction à la fois; en outre, il peut être fonctionnel dans certains cas, alors que, dans d'autres, il ne l'est pas. Ainsi, par exemple, l'article est un trait oppositionnel exerçant une fonction déterminative en français dans *havre/le havre* ou en espagnol dans *palmas/las palmas*; en revanche, c'est un composant non fonctionnel du point de vue grammatical dans *Le Havre* et *Las Palmas*; et l'article a une fonction oppositive, mais non déterminative, en français, dans *Nicole/la Nicole*. A l'inverse, la même fonction peut être portée par différents instruments et peut aussi être assurée sans l'aide d'aucun moyen verbal. C'est ainsi, par exemple, que, en roumain, l'article est, comme dans toutes les langues romanes, actualisateur, mais l'actualisation est impliquée par

<sup>21</sup> *Oeuvre citée*, p. 77 et suiv. De nombreuses suggestions et observations pertinentes offrent à ce sujet W.E. Collinson, *Indication. A Study of Demonstratives, Articles, and other «Indicators»*, Baltimore, 1937, L. Bloomfield, *Language*, p. 203-204, ainsi que K. Rogger, *Langue-Parole und die Aktualisierung*, Zeitschrift für Romanische Philologie, 70, p. 341-375.

la plupart des prépositions (cf. *spre soare*, 'vers le soleil'; *pe scaun*, 'sur la chaise'; *pentru neam*, 'pour la nation'); et le latin n'avait pas d'instruments servant exclusivement à l'actualisation, bien que, naturellement, il n'ait pu se passer de cette fonction. Il faut, de plus, remarquer que, lorsqu'une détermination est superflue ou qu'elle est impliquée par d'autres déterminateurs ou par le contexte, ses instruments spécifiques restent disponibles pour d'autres fonctions. C'est ainsi que l'article, lorsqu'il est employé avec un quantificateur, a un effet individualisant (cf. *les deux hommes*) et que, lorsqu'il porte sur un nom qui est de par soi actuel et individuel, il peut exercer une fonction stylistique (cf. *Clemenceau/le Clemenceau*). Disons, finalement, que nous ne présenterons dans nos exemples que des éléments pour lesquels l'instrumentalité (la fonction morphématique) est constante ou, du moins, habituelle, bien qu'il ne s'agisse pas toujours de simples « morphèmes », mais fréquemment aussi de « sémantèmes » (cf. les quantificateurs tels que *une douzaine de*, *un nombre de*, etc. Mais divers autres éléments peuvent aussi exercer occasionnellement des fonctions déterminatives. Ainsi, par exemple, l'expression *qui est venu hier* a une fonction de spécification et de sélection dans *l'homme qui est venu hier dit ...*; ce qui n'est pas le cas dans: *Jean, qui est venu hier, dit ...* C'est pourquoi, tout ce qui pourra être dit plus bas sur les « déterminateurs » devra être compris comme se rapportant à ces traits matériels considérés en tant qu'instruments de telle ou telle fonction, et non pas dans leur matérialité en tant que telle.

2.2.1. L'opération déterminative fondamentale – et idéellement primaire – est sans conteste l'*actualisation*. Les noms appartenant au savoir idiomatique ne sont pas « actuels », mais « virtuels »; ils ne signifient pas des « objets », mais des « concepts ». En tant qu'élément faisant partie du langage « κατὰ δύναμιν », un nom *dénomme* un concept (qui est précisément son signifié virtuel) et ne *désigne* que potentiellement tous les objets rapportables à ce concept. Ce n'est donc que lorsqu'il est engagé dans le discours qu'un nom peut *dénoter* un objet<sup>22</sup>. Ou, en d'autres

<sup>22</sup> Lorsqu'un nom est employé intentionnellement pour dénoter un objet qui tombe sous un autre concept que celui qui est dénommé par ce même nom, nous disons que nous avons affaire à une métaphore. Naturellement, on reconnaît toujours une métaphore en tant que telle dans la mesure où les deux valeurs (le « dénommé » et le « dénoté ») sont actuellement perçues comme différentes et comme analogues à la fois. La question de la métaphore, elle aussi, relève, par conséquent, de la linguistique de l'activité de parler. Et dès lors, il devient évident que, génétiquement, la métaphore ne peut être considérée comme un « raccourci de comparaison », mais que, bien au contraire, la comparaison est une métaphore explicite.

termes: un nom considéré en dehors de l'activité de parler est toujours le nom d'une «essence», d'un «être» ou d'une *identité*; identité qui peut correspondre à plusieurs objets (à savoir, des objets réels, possibles ou éventuels), comme c'est le cas des noms communs, ou bien être «identité à soi-même» (*identité historique*), comme dans le cas des noms propres; il ne réfère pas à une ipséité<sup>23</sup>, puisque, pour cela, il faut un acte concret de référence. Pour transformer le savoir linguistique en activité de parler – pour dire quelque chose de quelque chose avec des noms –, il est donc nécessaire de diriger les signes vers les choses qui leur correspondent, transformant ainsi la désignation potentielle en une désignation réelle (*dénotation*). Or, actualiser un nom, c'est précisément orienter un signe et son concept vers le domaine des objets. Ou encore, de façon plus précise, l'actualisation est l'opération par laquelle le signifié du nom est conduit de l'«essence» (identité) à l'«existence» (ipséité) et par laquelle le nom d'un «être» (par ex. *homme*) devient dénotation d'un «étant» (par ex. *l'homme*), d'un «existential», auquel l'identité signifiée est attribuée par l'acte même de la dénotation<sup>24</sup>. Il s'agit donc là de l'intégration fondamentale d'une «connaissance» actuelle et d'un «savoir» antérieur, intégration qui se manifeste dans la dénotation de ce qui est connu par le nom de ce qui est su.

2.2.2. Dans de nombreuses langues, cette opération exige des instruments verbaux spécifiques, les «actualisateurs»<sup>25</sup>. L'actualisateur par excellence est l'article qu'on appelle «défini». En revanche, l'article dit

<sup>23</sup> Dans une prédication du type «A est un homme (un animal, un poète, un enfant, etc.)», nous appelons «ipséité» l'élément A considéré indépendamment de ce qui est dit de lui (et qui est implicitement contenu dans le sujet de la proposition) et «identité», ce qui, dans la proposition, est chaque fois prédiqué de A.

<sup>24</sup> Remarquons que les «objets» dont il s'agit ici sont les objets signifiés en tant que tels («intentionnels» ou «existential») auxquels n'ont nullement besoin de correspondre des objets naturellement «existants». En effet, la distinction entre objet intentionnel et objet empiriquement réel n'est pas pertinente du point de vue linguistique.

<sup>25</sup> Afin d'éviter les malentendus, soulignons que dire qu'un actualisateur «actualise un signe virtuel», c'est, de notre part, nous exprimer d'une manière conventionnelle et impropre, puisqu'en réalité, celui qui actualise, ce n'est pas l'actualisateur, mais bien le sujet parlant avec sa visée de sens, l'actualisateur *ne manifestant que matériellement* cette actualisation. Cette remarque vaut pour tout ce que nous dirons par la suite au sujet des instruments verbaux sous examen (qui en tant que tels ne quantifient pas, ne sélectionnent pas, etc., mais bien manifestent ou marquent la quantification, la sélection, etc.). Plus généralement, cette remarque concerne également la façon dont on s'exprime d'ordinaire en linguistique descriptive. De même, il convient ici de signaler que l'opposition entre essence et existence représente une distinction conceptuelle, et non pas une séparation réelle: l'essence n'est pas, en effet, attribuée aux étants de l'extérieur: elle est *reconnue* dans les étants.

«générique» ou «indéfini» est, normalement, à la fois quantificateur et particularisateur. Pour ce qui est de l'article «défini», les exemples les plus évidents en seraient l'anglais *the* ou le hongrois *a/az*, puisqu'en français, en espagnol, comme dans d'autres langues, l'article est aussi morphème de genre et de nombre (*la crise/les crises*). Dans certains cas seulement, les articles français et espagnols peuvent être considérés comme étant de simples actualisateurs, par exemple, dans *l'âme, el alma*, où le genre n'est pas indiqué et où le nombre peut aussi (du moins en espagnol) se déduire de l'opposition *alma/almas*. Mais, de façon générale, l'actualisation n'est que la fonction spécifique de l'article, elle n'en est pas la seule fonction.

Dans les langues – très nombreuses – qui ne possèdent pas l'article, comme le latin et la plupart des langues slaves, l'actualisation pure et, donc, la simple opposition entre essence et existence, ne sont jamais marquées explicitement; elles ne connaissent qu'une expression implicite par les entours ou conjointement à d'autres fonctions telles que la «collocation» (Cf. lat. *liber/hic liber*; serbo-croate *knjigal/ova knjiga*). Et même dans les langues possédant un article, il y a des noms qui n'ont pas besoin d'actualisateurs, puisqu'ils sont actualisés par le fait même de l'activité de parler ou par la fonction qu'ils exercent dans la phrase; c'est le cas, par exemple, des noms propres. Néanmoins, les noms propres peuvent contenir un article qui leur est inhérent ou même en recevoir un, mais non en tant qu'actualisateur (cf. 2.1.2.)<sup>26</sup>.

2.2.3. Remarquons que ce qui «s'actualise» quand on parle d'«objets», ce ne sont pas les «concepts», lesquels, par définition, sont des signifiés virtuels. C'est pourquoi, la formule de Ch. Bally selon laquelle «Actualiser un concept, c'est l'identifier à une représentation *réelle* du sujet parlant»<sup>27</sup> et qui voudrait être conforme à l'interprétation, bien plus adéquate, de J. Lohmann et W. Bröcker (qui opposent «être» à «étant»)<sup>28</sup> est en réalité plutôt malheureuse. On est en droit de parler d'actualisation d'un signifié, d'un signe ou d'un nom (puisque le signifié comprend aussi bien le fait conceptuel que le fait objectif et qu'un

<sup>26</sup> En outre, la présence ou l'absence de l'article est sans effet sur la signification catégorielle. C'est pourquoi – contrairement à l'interprétation de K. Vossler, *Frankreichs Kultur und Sprache*, Heidelberg, 1929, p. 80-81 – le fait qu'en ancien français, certains noms (*Dieus, Diables, Enemis, Enfer, Paradis, Finimunz, Soleils, Raison, Paix*, etc.) s'emploient sans article n'implique pas qu'ils étaient considérés comme «propres», mais qu'ils étaient «de par eux-mêmes actuels», *comme* les noms propres.

<sup>27</sup> Ch. Bally, *Linguistique générale*, p. 77.

<sup>28</sup> Ch. Bally, *Linguistique générale*, note, p. 83.

nom peut être aussi bien dénomination d'un concept que dénotation d'un objet), mais non pas d'actualisation d'un concept. Un concept en tant que tel ne peut ni être actualisé, ni être identifié à une représentation, puisque cela reviendrait à le transformer en objet, c'est-à-dire à faire de lui autre chose que ce qu'il est. On parle aussi des «concepts», mais seulement en les considérant comme des objets de pensée, puisque le signifié actualisé se réfère nécessairement à des objets; ainsi *table* est le nom d'un concept, mais l'expression «le concept de 'table'», en tant que désignation, dénote un objet, et non pas un concept. En d'autres termes, un concept est toujours virtuel. Et c'est pourquoi, il ne peut qu'*entrer en relation* avec quelque chose d'actuel et non *être identifié à ce* «quelque chose». C'est précisément cette relation qui se manifeste dans la dénotation.

De surcroît, la distinction entre «virtuel» et «actuel» ne coïncide pas avec la distinction entre «langue» et «parole», comme semble le croire Bally, lequel pense également qu'il existe dans la langue des signes qui sont actuels (ce qui n'est pas exact, car ils ne peuvent l'être que dans une activité de parler intérieure); la langue, à moins de vouloir la construire à partir de morceaux entiers provenant du «dire», ne *dit* rien sur quoi que ce soit; et à l'activité de parler appartiennent aussi des signifiés virtuels et les actualisateurs eux-mêmes ainsi que différents autres éléments qui sont «insensibles» à l'actualisation. Ainsi, dans l'activité de parler, un nom peut être signe de quelque chose de virtuel, par exemple, lorsque ce nom exerce une fonction délimitative (cf. *la maison de bois*, où *bois* est quelque chose de virtuel, bien que l'expression tout entière soit actuelle) ou bien encore une fonction prédicative (cf. esp. «Sócrates es *hombre*»).

2.2.4. Il n'est pas dit non plus – comme le croit Ch. Bally<sup>29</sup> – que l'actualisation coïncide avec l'individualisation, la localisation et la quantification. Ces dernières sont, en fait, des opérations différentes (cf. 2.3.), et la pure actualisation n'implique aucune des trois autres. En effet, un étant dénoté par un nom actualisé peut être aussi un étant en général, ce que les scolastiques appelaient un «ens rationis», c'est-à-dire, précisément, un étant qui n'est d'aucune manière «discriminé», comme, par exemple, dans l'énoncé «l'homme est mortel». En présence d'un tel énoncé, on ne demandera pas «quel homme?» (en tant qu'individu), puisque, de toute évidence, il ne s'agit pas, dans ce cas, d'un homme en

<sup>29</sup> Ch. Bally, *Linguistique générale*. p. 78.

particulier. Par contre, l'inverse est vrai: il est juste de dire que les opérations discriminatives impliquent l'actualisation (cf. 2.3.6.).

2.3.1. C'est précisément parce que la simple actualisation n'implique rien d'autre que le sens «objectif» (non conceptuel) de la visée de sens, – le passage de la désignation virtuelle à la désignation actuelle – que la dénotation exige d'autres déterminations chaque fois qu'il ne s'agit pas, dans le discours, d'«étants en général», mais d'un *groupe* quelconque d'étants particuliers; groupe qui peut être constitué aussi bien par tous les étants particuliers correspondant à un «étant en général» (*les hommes, tous les hommes*) ou bien simplement par un seul étant particulier (*un homme, cet homme*). La totalité des opérations déterminatives ultérieures à l'actualisation – n'intervenant que dans le domaine de la signification «objective» et qui orientent la dénotation vers quelque groupe éventuel ou réel d'étants particuliers, quoique toujours à l'intérieur des possibilités référencielles d'un nom – constitue ce que nous proposons d'appeler la *discrimination*. Par la discrimination, les étants dénotés se présentent comme exemplaires d'une «classe» ou représentants d'un «type»<sup>30</sup> ou comme des portions d'un «objet étendu» (dans le cas des noms de masse).

2.3.2. La discrimination, elle aussi, peut être implicite (ainsi, les noms propres signifient des étants déjà discriminés)<sup>31</sup>, elle peut avoir lieu à l'aide des entours (cf. la valeur d'une expression concrète telle que: *Regarde l'avion*, éventuellement accompagnée d'un geste), ou bien encore cette opération peut exiger certains instruments verbaux, instruments que nous appelons *discriminateurs*. A l'intérieur de la discrimination, on peut distinguer les opérations de: *quantification, sélection et collocation*, et, par conséquent, les discriminateurs peuvent être: des *quantificateurs, des sélecteurs et des collocateurs*.

2.3.3. La *quantification* est l'opération par laquelle on établit simplement le nombre ou la «nombrabilité» des objets dénotés. La quantification peut être *définie* ou *indéfinie*. Ainsi, sont des quantificateurs définis: *deux, trois, ..., cent, mille, tous, zéro, une douzaine de*, etc., tandis que *peu, beaucoup, trop, différents, autant, combien?, quelques, des*, esp.

<sup>30</sup> Sur la différence entre «classe» et «type», voir W.E. Collinson, *Indication*, p. 39-40.

<sup>31</sup> A ce sujet, voir notre étude *El plural en los nombres propios*, 4.3., dans: *Teoría del lenguaje y lingüística general*.

*unos*, etc.<sup>32</sup> sont des quantificateurs indéfinis. Un type particulier de quantification est représenté par la *singularisation* (quantification en tant qu'unité). En outre, au domaine de la quantification appartient aussi l'accord grammatical en nombre<sup>33</sup>.

La simple quantification est une discrimination *éventuelle et interne*, car elle n'implique pas l'*application*, mais seulement l'*applicabilité* du nom à un groupe de particuliers et n'oppose pas ce groupe aux autres membres de la même «classe» (ou du même type); c'est-à-dire qu'elle n'implique aucune «sélection». Cela vaut aussi pour la singularisation; ainsi, *un homme*, dans un énoncé mathématique tel que: *un homme plus un homme, plus un homme*, ne se présente pas comme appliqué, mais seulement comme applicable à *un homme* en particulier et n'oppose d'aucune manière «un homme» à «d'autres hommes».

2.3.4. Par contre, la *sélection* est une discrimination «réelle» et *externe*. En plus d'impliquer la quantification (bien que non pas la quantification numériquement définie, sauf dans le cas de l'individualisation), la sélection implique l'*application* du nom à un groupe de particuliers et signale en même temps une séparation ou une opposition (affirmée ou niée) entre les objets dénotés et le reste de leur «classe» ou de leur «type». La sélection peut, elle aussi, être *indéfinie (particularisation)* ou *définie (individuation)*, et c'est pourquoi les instruments verbaux correspondants (*sélecteurs*) peuvent être respectivement des *particularisateurs* ou des *individuateurs*. Les particularisateurs impliquent une opposition du type esp. *uno(s)/ otros*, fr. *un, des/ d'autres*, et les individuateurs, une opposition du type esp. *uno(s)/ los otros*, fr. *un, plusieurs / les autres*<sup>34</sup>. Ainsi, sont de simples particularisateurs: *un* (dans

<sup>32</sup> Nous nous limitons ici aux *quantificateurs de classe (numérateurs)*. Mais il existe aussi des *quantificateurs de masse*, qui indiquent la mesure ou la mesurabilité des portions de masse dénotées, ainsi: *peu, beaucoup, autant, un morceau de, une bouchée de*, etc. (cf. *peu d'air, beaucoup d'eau, autant d'or*).

<sup>33</sup> Non toutefois le nombre en tant que tel, car les formes lat. *castra*, esp. *Las Palmas*, all. *Leute*, fr. *gens*, etc. sont certes des pluriels, mais elles n'impliquent aucune quantification actuelle, réalisée au moment même de parler.

<sup>34</sup> A «un homme» peut correspondre un *quelconque* parmi les différents étants-hommes (par exemple, Pierre, Henri, Antoine, etc.), tandis qu'à «tel homme» ne correspond qu'un homme déterminé (donc soit Pierre, Henri ou Antoine, etc., et non pas un quelconque d'entre eux). Cf. la distinction de E. Husserl, *Erfahrung und Urteil*, éd. L. Landgrebe, Hambourg, 1948, pp. 446-447, entre le «particulier» et le «singulier»: «Eine Rose ist gelb»- «Diese Rose ist gelb». Dans notre terminologie, les exemples de Husserl sont tous deux des «singuliers»; mais alors que le premier est un simple «particularisé», le second est un «individué» et «localisé». Cette distinction est, d'autre part, analogue à la distinction plus ancienne entre «idée particulière» (par exemple «quelque

un contexte non mathématique), esp. *algún, algunos*, fr. *certain* (dans une phrase telle que *Certains hommes sont bons*), *aucun, chaque, tout* (lat. *omnis*), *quel que soit, n'importe quel, un autre*. En revanche, sont des individualisateurs: *lequel?, quel, tel, le même, l'autre, les autres, le susdit, le susnommé*, lat. *alter, neuter*; *le premier, le second, ... le dernier*. Et dans l'exemple espagnol *busco un médico/busco a un médico*, où apparaît justement une opposition entre un simple particulier et un individué, cette même fonction est assurée par la préposition *a*<sup>35</sup>. Fonctionnent également comme individuateurs les «spécificateurs distinctifs» qui sont appliqués à «des actuels» (cf. 2.4.3.), les propositions relatives (cf. 2.1.2), les articles appliqués à des quantificateurs numériquement définis (*les deux yeux*), les compléments de spécification constitués par des noms propres (*les rives du Tibre, l'histoire de Rome*), etc. Toutefois, dans tous ces cas – chose tout à fait courante dans le domaine de l'individuation –, les entours interviennent également; ainsi, *la capital de Francia* est un individué grâce à la signification du mot *capital*, alors que dans *la ciudad de Francia*, le même complément du nom (*de Francia*) n'individualise pas, bien qu'il fonctionne en tant que «spécificateur distinctif». D'une manière générale, dans des entours stables, la présence d'un article indéfini indique normalement un «particularisé», alors que la présence d'un article défini signale un «individué»<sup>36</sup>. Cependant, dans un exemple comme l'espagnol *busco a un médico/busco al médico*, l'opposition ne réside pas dans le degré de détermination, mais entre un «individué qui l'est pour le seul locuteur» et un «individué qui l'est aussi bien pour le locuteur que pour l'auditeur». De plus, on peut distinguer ici des nuances de sens intermédiaires. Ainsi, les sélecteurs tels que *un certain, un (x) déterminé*, n'indiquent pas à proprement parler un «individué», mais bien plutôt un

philosophe») et «idée individuelle» (par exemple, «Socrate»); cf. J. Balmes, *Lógica*, Paris, s. a., p. 31. En effet, les noms propres sont des noms «individuels», c'est-à-dire des noms d'étants «individué».

<sup>35</sup> Il ne s'agit pas là de «relation animée ou inanimée du sujet à l'objet», comme dans l'exemple cité par K. Vossler, *Algunos caracteres de la cultura española*, Buenos Aires, 1946, p. 64 («querer un criado/querer a un criado»), où à la simple opposition indéfini/défini s'en ajoute une autre, plus complexe, qui provient de la signification différente que le verbe *querer* prend dans chacune de ces constructions.

<sup>36</sup> Mais cela ne veut pas dire que l'individuation soit due à l'article. A ce propos, L. Bloomfield, *Language*, p. 203-204, parle à juste titre d'opposition entre «unidentified specimens» et «identified specimens», mais il inclut l'article «the» parmi les déterminateurs «définis». Une telle inclusion est discutable, parce que l'article n'individualise pas de par soi. Dans les cas où il semble que cela se produise (par exemple, dans les phrases «Avez-vous vu le livre?», «Je suis en train de regarder la carte», l'individuation s'effectue, en réalité, par les entours verbaux et non verbaux.

«individuable» (cf. *un certain écrivain, un jour déterminé*). Un type spécial d'individuation est représenté par *l'individualisation*, c'est-à-dire l'individuation d'un singulier.

2.3.5. Enfin, la *collocation* est l'opération par laquelle les objets dénotés sont situés, c'est-à-dire rapportés aux «personnes» impliquées dans le discours, et ordonnés par rapport aux coordonnées spatio-temporelles de celui-ci. Les instruments verbaux de la collocation sont les *collocateurs*, qui peuvent être soit des possessifs (*mon, ton son, votre, notre, leur*, et leurs pluriels) soit des *déictiques* (donc des *localisateurs* tels que *ce(t), cette, ce(t)... ci, ce(t)... là*, et leurs pluriels). En effet, la collocation peut signaler une relation particulière de dépendance ou d'interdépendance entre des étants déterminés et une quelconque des personnes automatiquement données par et dans le discours (puisque ce dernier se définit comme «parole de *quelqu'un* adressée à *quelqu'un d'autre* à propos de *quelque chose*») et, dans ce cas, elle est *collocation possessive*; ou bien elle peut signaler la région que les étants dénotés occupent par rapport aux circonstances du discours et elle est alors *collocation localisante* (*localisation, deixis*). En espagnol, où, comme en latin, il y a trois degrés déictiques, la localisation peut permettre de distinguer entre la proximité par rapport à la première et à la seconde personne (*este/ese*), en plus de pouvoir indiquer la non-proximité à ces deux personnes, signalant ainsi que les objets dénotés sont situés en un endroit indéterminé dans la sphère de ce que l'on appelle «la troisième personne» (*aquel*)<sup>37</sup>. Quant

<sup>37</sup> Plusieurs linguistes ont déjà fait remarquer que ce que l'on appelle la «3e personne» n'en est pas une à proprement parler; cf. E. Benveniste, *Structures des relations des personnes dans le verbe*, BSLP, XLIII, p. 11-12; V. Skalička, Art. cit., p. 27; F. Lázaro Carreter, *Diccionario de términos filológicos*, Madrid, 1953, p. 264 (où on adopte la thèse de Benveniste). Ce qu'il faut entendre par là, c'est que la «3e personne» est signalée comme étant différente des personnes qui participent directement à l'acte de communication. En effet, le *je* et le *tu* ont une localisation positivement définie, alors que la 3e personne n'est située que négativement (par rapport à la relation *je-tu*). Par conséquent, la deixis correspondant à l'«endroit de la 3e personne» indique, elle aussi, uniquement une localisation négative. De là que, pour cette deixis, on peut faire parfois (et dans certaines langues c'est toujours et nécessairement le cas) la distinction entre *localisation indéterminée* et *localisation déterminée* ou *immédiatement déterminable* («objet qui est à la vue des locuteurs»); cf. ital. *quello/quello lí, quello là*. En raison de ce même caractère relativement indéterminé de la 3e personne, la localisation possessive qui lui correspond peut exiger d'autres précisions, normales ou éventuelles; cf. lat. *eius/suus*, esp. *suyo/ suyo propio, propio*. Par ailleurs, la localisation positive de «il» ou de «celui-là» peut s'effectuer par les entours ou par le geste (qui indique alors la *direction* dans laquelle l'objet peut être trouvé). A cet égard, il faut observer que les localisateurs ne signalent pas la direction, mais seulement la «région» et la «distance»: la direction doit être indiquée par le geste. L'indication par le geste et la deixis verbale – loin d'avoir la

aux possessifs, il convient d'observer qu'en espagnol les formes antéposées (*mi, tu*, etc.) sont aussi des actualisateurs implicites<sup>38</sup>, ce que ne sont pas les formes postposées de ces mêmes possessifs (*mío, tuyo*, etc.), qui fonctionnent comme de simples adjectifs. Et même les possessifs antéposés, malgré leur fonction d'individuation, ne présentent pas leurs déterminés comme appartenant à une «classe»; sous cet aspect, les possessifs ne sont que des «génériseurs» (indicateurs de généralité) oppositionnels, et non pas constants, comme les déictiques<sup>39</sup>.

2.3.6. Avec la collocation, le processus de détermination d'un contenu virtuel touche à sa phase finale, dans laquelle le signe déjà «actualisé», «quantifié» et «sélectionné» est dirigé vers la dénotation d'un objet entièrement déterminé, *dans une circonstance réelle déterminée*. Les noms «individus» dénotent, eux aussi, des objets totalement déterminés (du moins pour le locuteur); mais la simple individuation n'implique pas la «collocation»; ce qu'on constate clairement dans des exemples tels que: esp. *busco a un médico/busco al médico*, «je cherche un certain médecin/je cherche le médecin»<sup>40</sup>, où il s'agit de particuliers «individus», mais qui, précisément, ne sont pas «localisés»<sup>41</sup>. Les fonctions déterminatives dont il a été question jusqu'ici peuvent, par conséquent, être ordonnées de la façon suivante: *actualisation – quanti-*

même fonction, ainsi qu'on l'a parfois soutenu (cf. K. Bühler, *Sprachtheorie*, p. 94) – ont des fonctions différentes et complémentaires.

<sup>38</sup> La même chose a lieu en français, en anglais, en allemand, en russe, etc. En italien, par contre, sauf des cas particuliers tels que *mio padre, mio figlio*, etc., les possessifs n'impliquent pas l'actualisation et ils appartiennent plutôt au type des «spécificateurs distinctifs» (cf. 2.4.3.). Cette différence est comparable à celle qui existe en espagnol entre *mi amigo* et *amigo mío*. Les déictiques roumains, quant à eux, se comportent comme les possessifs espagnols; cf. *acest om, mais omul acesta*.

<sup>39</sup> Une expression telle que «Telle est *mon Espagne*» n'implique pas que l'objet «Espagne» soit pensé comme un exemplaire d'une classe. Que l'on compare, en revanche, la valeur générique que cette même forme prend dans une opposition telle que: «*Mon Espagne* n'est pas *ton Espagne*». On notera, d'autre part, qu'une telle opposition peut aussi être marquée par le simple accent d'insistance portant sur le possessif: «Telle est *MON Espagne*» (mais, peut-être, la tienne n'est pas ainsi).

<sup>40</sup> Dans d'autres cas, des doutes peuvent subsister, parce que certains instruments tels que *ledit, le susdit*, ne sont pas des individuateurs purs; ils impliquent, en effet, une sorte de deixis.

<sup>41</sup> Il est certain que l'on peut dire aussi esp. «*busco a este médico*», «je cherche *ce médecin*», mais il s'agit alors d'un objet «présent dans le discours (par exemple, un médecin dont on vient de parler) ou bien qui est représenté d'une façon quelconque (par exemple, sur une photographie), et celui qu'on cherche est alors l'objet réel qui correspond à ce qui est représenté verbalement ou iconiquement. Les objets «présents dans un discours» ne sont pas seulement ceux qui sont physiquement présents dans la situation concrète du discours.

fication – sélection – (individuation) – collocation (localisation), ordre dans lequel chaque fonction implique celles qui la précèdent, mais non pas celles qui la suivent. C'est dire que la première n'implique aucune des autres fonctions, alors que la dernière fonction, elle, implique les trois qui la précèdent. L'actualisation est ainsi la fonction déterminative la plus simple; la localisation, la plus complexe.

2.3.7. Mais, naturellement, cet ordre des fonctions déterminatives est un ordre «*idéal*», et non pas un ordre réel (ni matériel). Il n'y a rien de contradictoire à ce qu'une détermination quelconque ne se manifeste pas matériellement ou qu'elle ne s'effectue que lorsque c'est indispensable ou encore que, tout simplement, elle soit absente. Ainsi, on sait qu'il existe des langues dans lesquelles les noms ne varient pas en nombre et dans lesquelles la quantification n'apparaît que lorsque cela est indispensable. D'autre part, dans l'activité concrète de parler, les différentes déterminations requises dans chaque cas ne se présentent pas l'une après l'autre, mais simultanément.

Il ne s'agit pas non plus d'un ordre *génétique*. Génétiquement, dans la mesure où la genèse des fonctions déterminatives (ou, mieux, de leurs instruments spécifiques) appartient à l'histoire connue, c'est plutôt l'ordre inverse que l'on constate, à savoir le passage du plus complexe au plus simple. Ainsi, du moins, pour ce qui est de l'actualisation, il ne fait aucun doute que, normalement, elle naît de la deixis (qui l'implique), à travers un processus analytique progressif d'«*autonomisation*»; ainsi les articles résultent-ils d'un déclin fonctionnel des déictiques. C'est ce qui explique le développement, apparemment divergent, de lat. *ille*, qui, d'une part, devient article (fr. *le*, it. *il*, esp. *el*) et, d'autre part, devient «*pronom de troisième personne*» (fr. *il*, it. *egli*, esp. *él*). En réalité, *ille* n'a pas pris, au cours de ce développement, de «*valeurs nouvelles*», n'a pas acquis de fonctions qu'il n'aurait pas eues en latin: il a uniquement subi des restrictions fonctionnelles de différents degrés, bien que dans la même direction dans les deux cas. En position «*adjectivale*», *ille* a perdu ses fonctions localisante et individuante, restant un simple actualisateur (et, normalement, aussi singularisateur); en position «*pronominale*», il est passé de la fonction de collocateur à celle d'individuateur d'un objet connu (déjà nommé), ne perdant que sa fonction localisante. Et, sans doute, une telle réduction fonctionnelle n'a pu avoir lieu, initialement, que dans des entours qui (du fait de la présence réelle ou contextuelle des objets dénotés) rendaient superflue et inopérante une partie de la fonctionnalité des déictiques. Quand Saint Augustin dit «*ubi*

veniemus ad *illam* aeternitatem», il se réfère peut-être à une éternité localisée (esp. *aquella eternitad*), mais cette éternité est présente dans son discours et n'a pas besoin d'être «*localisée*», de sorte que le déictique peut être compris comme un simple actualisateur: «*l'éternité*».

2.4.1. L'actualisation et la discrimination, tout en étant des opérations différentes, se situent néanmoins sur la même ligne idéale; elles représentent, en effet, des phases successives du même processus de détermination, c'est-à-dire du processus qui conduit du *virtuel* à l'*actuel* et de la *plurivalence* (universalité) de la désignation potentielle à la *monovalence* (particularité) de la dénotation concrète. De telles opérations ne modifient pas les possibilités désignatives du signe: elles les réalisent. Et elles ne «*limitent*» pas la dénotation, elles ne font que la particulariser. D'une tout autre nature sont, en revanche, les opérations qui constituent la *délimitation*. Celles-ci modifient les possibilités désignatives du signe, réduisant le domaine de la dénomination (c'est-à-dire, partialisant le concept), ou elles limitent l'extension ou l'intension de la dénotation, en orientant la référence sur *une partie* ou sur *un aspect* du particulier dénoté<sup>42</sup>.

2.4.2. Les instruments verbaux de la délimitation peuvent être appelés *délimitateurs*. A ce type appartiennent la plupart des déterminateurs nominaux qu'on appelle «*compléments du nom*» et qui sont constitués par des mots dotés de signifié catégoriel et lexical (adjectifs, groupes adjectivaux, noms en apposition, etc.). Il s'agit là d'éléments qui, normalement, n'exercent pas de fonctions morphématiques (cf. toutefois 2.1.2. et 2.3.4.) et qui peuvent s'appliquer aussi bien sur le plan virtuel que sur le plan actuel. S'ils s'appliquent à des noms actuels (bien que non «*actualisés*» par des instruments), beaucoup d'entre eux requièrent l'article, dans les langues qui en ont un (cf. esp. *Cataluña*, mais *la vieja Cataluña*; fr. *Paris*, mais *le Paris moderne*).

2.4.3. La délimitation peut être subdivisée en: *explication*, *spécialisation* et *spécification*; et les instruments correspondants en: *explicateurs*, *spécialisateurs* et *spécificateurs*<sup>43</sup>. Les explicateurs mettent en relief et

<sup>42</sup> Bien que, naturellement, l'une des modalités de «*limiter*» la dénotation soit celle d'indiquer explicitement sa totalité, sa non-partialisation (par exemple, «*tout le livre*», «*l'homme considéré sous tous ses aspects*»).

<sup>43</sup> Les «*caractérisateurs*» de Ch. Bally sont des délimitateurs qui peuvent appartenir à l'un quelconque de ces trois types, à la seule condition qu'ils soient «*virtuels*».

soulignent une caractéristique inhérente à la « chose » nommée ou dénotée; par exemple, fr. « le vaste océan », « le preux Charlemagne », lat. « *ovis patiens iniuriae* », esp. « Granada la bella ». Les spécialistes précisent les limites extensionnelles ou intensionnelles entre lesquelles l'objet déterminé est considéré, et, ceci, d'un point de vue interne, c'est-à-dire sans l'isoler ni l'opposer à d'autres objets susceptibles de tomber sous la même dénomination; par exemple, « tout l'homme », « la vie entière », « le soleil matinal », « la lune de minuit », « l'homme en tant que sujet pensant », esp. « Cervantes como poeta », « todo (lat. *totus*) Madrid », « la España visigótica », « el cielo austral », « el hombre en cuanto sujeto pensante », etc. Enfin, les spécificateurs restreignent les possibilités référencielles d'un signe en ajoutant des traits non inhérents à son signifié; par exemple, « château moyenâgeux », « garçon blond », « les oiseaux aquatiques », « le président de la République ». Appliqués sur le plan virtuel, les spécificateurs délimitent à l'intérieur des classes respectives d'autres classes, plus réduites (par exemple, « homme/homme blanc »); appliqués sur le plan actuel, ils présentent les objets dénotés comme appartenant à des classes qui, à leur tour, sont comprises dans des classes plus vastes (un « garçon blond » appartient à la classe « garçon blond », qui, à son tour, est membre de la classe « garçon »). Nous appelons ce type de détermination *spécification distinctive*.

2.5.1. Formellement analogue à la spécification « distinctive », mais radicalement différente du point de vue fonctionnel, est la *spécification informative* ou *identification*, que l'on doit considérer comme un type autonome de détermination et dont les instruments seront appelés *identificateurs*. L'identification est l'opération métalinguistique par laquelle le signifié d'une forme « plurivoque » se voit spécifiée, afin que soit assurée sa compréhension par un auditeur actuel ou éventuel; cf. par exemple, « feuille de papier », « pomme de terre » (non pas le fruit), esp. « hoja de papel », « hoja de afeitar » et, inversement, « pomme-pomme » (non pas le légume); esp. « lengua-idioma » (non pas la langue en tant qu'organe), « el sol moneda » (la monnaie, non pas l'astre).

Dans le cas de l'identification, il ne s'agit pas d'orienter vers la dénotation de quelque chose de réel et de particulier un signifié virtuel et universel, ni de « limiter » la dénotation, mais uniquement de suggérer ce même signifié à l'auditeur. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'orienter une valeur sémantique vers les « choses », mais de diriger l'auditeur vers une valeur sémantique. L'identification est, par conséquent, une opération qui n'affecte pas directement les *signifiés* (comme c'était le cas pour

les trois fonctions précédentes): elle affecte les formes, en vue de l'attribution des *signifiés*. L'identification s'effectue pour que des formes deviennent *univoques*, c'est-à-dire pour que l'auditeur puisse leur attribuer certains signifiés, et non pas d'autres.

2.5.2. C'est pourquoi, précisément, les noms propres, eux aussi, peuvent recevoir des identificateurs. En effet, les noms propres, étant individuels, n'ont pas besoin d'actualisateurs (du fait que, dans ce cas, la désignation coïncide avec la dénotation), et ils n'ont pas non plus besoin de discriminateurs (en dehors des possessifs, voir note 39). Par contre, ils peuvent se voir adjoindre des délimitateurs qui n'impliquent pas la discrimination (cf. 2.4.3.) et, naturellement, aussi – souvent même de façon nécessaire – des identificateurs (occasionnels, usuels et même constants); bref, les noms propres sont de par eux-mêmes *individuels*, mais il n'en sont pas pour autant *univoques*<sup>44</sup>. Ainsi, les noms de baptême sont identifiés par les noms de famille (« Pierre Corneille »)<sup>45</sup>, les noms de rois, d'empereurs, de papes, etc. par des numéraux (« Louis XIV ») et par des surnoms ou sobriquets (« Louis le Chauve »); les noms géographiques sont identifiés par d'autres noms appartenant au même ordre ou par des noms communs et des adjectifs (« Santiago du Chili », esp. « Santiago de Chile », « Castilla la Vieja », etc.). Dans tous ces cas, le déterminateur ne particularise pas l'objet dénoté, mais assure l'univocité du nom: le déterminateur particularise ce même nom par rapport à d'autres noms formellement identiques.

2.5.3. Les identificateurs peuvent être occasionnels (cf. « Córdoba, Argentine »), usuels (« Castellón de la Plana », « pomme de terre ») ou constants (« New York »). Les identificateurs usuels et les identificateurs constants forment avec les termes qu'ils déterminent d'authentiques *mots composés*, bien qu'ils soient normalement dissociables – dans le cas des identificateurs « usuels » – dans des entours dans lesquels toute possibilité d'équivoque est exclue. Ainsi, au Chili, il n'est pas nécessaire de dire « Santiago du Chili », et dans la province de Castellón de la Plana, on ne dira pas « je vais à Castellón de la Plana », mais simplement « je vais à Castellón »; cf. en français, *pomme de terre*, mais

<sup>44</sup> La « détermination » des noms propres dont H. Paul parle dans ses *Prinzipien der Sprachgeschichte*<sup>3</sup>, Halle, 1920, p. 81, est précisément l'« identification ».

<sup>45</sup> Cf. notre étude, déjà citée *El plural en los nombres propios*, 3.5. A ce sujet aussi, Ch. Bally, *Oeuvre citée*, p. 227-228, parle d'« actualisation », ce que l'on ne saurait admettre.

*pommes frites*. Ce qui distingue nettement un identificateur usuel ou constant des autres déterminateurs, c'est le fait que cet identificateur est partie intégrante d'un signe. Ainsi, *nouvelle* est un signe autonome dans «une maison *nouvelle*», mais n'est qu'une partie du signe dans «La *Nouvelle Calédonie*». Les identificateurs de ce type sont donc des déterminateurs «internes» (inhérents) par rapport au nom complet, même si celui-ci peut-être dissocié dans certains entours.

3.1.1. Les opérations qui constituent la détermination assurent donc une des possibilités fondamentales de l'activité de parler: celle de se référer univoquement à quelque chose d'actuel et de particulier avec des signes, qui, de par eux-mêmes, dans le «patrimoine idiomatique», sont virtuels, universels dans leur majorité et souvent équivoques. En d'autres termes, la détermination ne fait qu'assurer l'emploi de la langue: l'intégration linguistique d'une connaissance actuelle et d'un savoir déjà donné. Mais il y a là quelque chose de plus important encore: d'un côté, l'activité de parler n'utilise pas tout ce que la langue tient à sa disposition dans et pour telle ou telle circonstance; de l'autre, l'activité de parler ne se limite pas à mettre en œuvre la langue, mais elle la dépasse, puisque *connaître*, c'est constamment dépasser ce que l'on *sait* déjà. L'activité de parler est aussi *ἐπέγγραφα* dans ce sens plus radical, à savoir, dans le sens qu'elle est création: l'activité de parler accroît, modifie et re-crée continuellement le savoir sur lequel elle se fonde. La langue constitue, certes, le terrain commun de l'historicité des sujets parlants, et tout ce qui est dit est dit dans une langue donnée, qui, en partie, se manifeste concrètement dans le discours. Mais, d'autre part, l'activité de parler est *dire quelque chose de nouveau au moyen d'une langue*; et, souvent, ce qui est nouveau, ce qui n'a jamais été dit auparavant, peut s'insérer dans la tradition et devenir à son tour «fait de langue». De plus, à chaque moment, ce qui est effectivement *dit* est moins que *ce qui est exprimé* et *ce qui est compris*. Mais comment se fait-il que le discours ait un sens exprimé et compris qui va au-delà de ce qui est «dit» et qui va même au-delà de la langue? Cette possibilité, on la doit aux activités expressives complémentaires (cf. 1.2.4.) et, surtout, aux circonstances de l'activité de parler, à ce que nous avons appelé plus haut les *entours*.

Les entours interviennent nécessairement dans toute activité de parler, puisqu'il n'existe pas de discours sans circonstances, de discours qui n'ait une «toile de fond». Ainsi qu'on l'a vu, les entours participent presque constamment à la détermination des signes et ils se substituent

souvent aux déterminateurs explicites. Mais leur fonctionnalité ne s'arrête pas là: les entours orientent tout discours et contribuent à lui conférer son sens, et ils peuvent aller jusqu'à déterminer la valeur de vérité des énoncés (cf. 3.5.2.)

3.1.2. Etant donné l'importance reconnue et souvent signalée des entours, on ne peut que s'étonner du peu d'attention qu'on a accordé jusqu'ici à leur description et à leur analyse. Il existe, certes, des théories des «contextes»<sup>46</sup>, mais on ne dispose pas d'un registre systématique des différents entours possibles<sup>47</sup>. Les auteurs qui ont traité cette question distinguent généralement deux ou, tout au plus, trois types d'entours. Ainsi, Ch. Bally<sup>48</sup> distingue *situation* – l'ensemble des circonstances extraverbales qui entourent le discours ou qui sont connues des interlocuteurs – et *contexte*, «les mots qui ont été dits auparavant» dans le même discours (ou dialogue). De son côté, K. Bühler<sup>49</sup> distingue trois entours: le *symphysique*, le *sympratique* et le *synsémantique*. Le premier est un type particulier d'entour physique (cf. 3.4.4.); le second correspond à la «situation» de Ch. Bally; et le troisième, à ce que l'on appelle ordinairement «contexte» verbal<sup>50</sup>. W. M. Urban<sup>51</sup>, lui, fait le départ entre le *contexte idiomatique* (la phrase dans laquelle une expression apparaît) et le *contexte vital* ou *de situation*, notion qui correspond à celle de «situation» chez Ch. Bally; en outre, W. M. Urban souligne l'importance<sup>52</sup> de l'«univers de discours», mais sans dire clairement ce qui distingue celui-ci des contextes.

<sup>46</sup> Cf. W. M. Urban, *Language and Reality*, Londres, 1939, p. 195 et suivantes.

<sup>47</sup> C'est probablement l'insuffisante systématisation de l'expérience que nous avons des entours qu'est due la fragilité des théories en question. Dans ces théories, on signale le caractère «elliptique» du langage. Mais «elliptique» par rapport à quoi? En réalité, l'activité de parler «compte» a priori sur les entours. Un discours qui compte sur des entours complexes peut être verbalement plus «elliptique» qu'un autre discours qui compte sur des entours pauvres, ce qui ne signifie pas qu'il soit elliptique du point de vue du contenu. Il peut y avoir ellipse involontaire dans le cas d'une utilisation maladroite des entours, mais alors il s'agit d'une déficience du locuteur, et non pas d'une caractéristique du langage. Autrement dit, la véritable ellipse – celle que l'on fait sciemment – est à proprement parler un instrument contextuel (cf. 3.4.3.).

<sup>48</sup> *Oeuvre citée*, p. 43-44.

<sup>49</sup> *Oeuvre citée*, p. 117 et suivantes.

<sup>50</sup> Bühler ne retient pas comme entour ce que nous nommerons ici «situation» (cf. 3.2.1.), puisqu'il en fait un «champ» particulier du langage: le «champ de la monstration», *das Zeigfeld* (*Oeuvre citée*, p. 94 et suiv.). Toutefois, une telle interprétation est hautement problématique, car toute la théorie du «champ de la monstration» repose sur l'assimilation des collocateurs aux gestes, ce que l'on ne saurait accepter (cf. note 37).

<sup>51</sup> *Oeuvre citée*, p. 161.

<sup>52</sup> *Ibid.*, pp. 162-164.

Selon nous, il est nécessaire d'établir un registre beaucoup plus riche des entours, qui peuvent être regroupés en quatre types: *situation*, *région*, *contexte* et *univers de discours*.

3.2.1. Par *situation*, il convient d'entendre quelque chose de beaucoup plus limité et, en même temps, de moins ambigu que ce que l'on entend ordinairement, c'est-à-dire uniquement les circonstances et les relations spatio-temporelles automatiquement créées par le fait même que quelqu'un parle (à quelqu'un à propos de quelque chose) dans un certain point de l'espace et à un moment donné du temps ou, plus précisément, les circonstances et relations par lesquelles sont donnés le «ici» et le «là», le «ceci» et le «cela», le «maintenant» et l'«alors» et par lesquels un certain individu est «moi» et d'autres sont «toi», «lui», etc. Dans ce sens, la *situation* n'est, par conséquent, que l'«espace-temps» du discours, en tant que créé par le discours lui-même et ordonné par rapport à l'agent de celui-ci. La détermination que nous appelons *collocation* (cf. 2.3.5.) dépend entièrement de cet entour et n'acquiert son sens que par rapport à lui. De même, les pronoms personnels ne peuvent dénoter que grâce à la situation; en effet, ils ont un *signifié catégoriel* (étant des substantifs), mais ils n'ont pas de *signifié lexical*: de par eux-mêmes, ils ne dénomment ni ne désignent rien, et, de ce fait, ils ne peuvent se rapporter qu'à des objets déjà «présents dans le discours».

3.2.2. La situation peut être *immédiate* (créée par le fait même de parler) ou *médiate* (créée par le contexte verbal). Les noms propres, étant donné leur «autosuffisance» lexicale<sup>53</sup>, sont normalement les instruments les plus appropriés pour créer des «situations médiates», c'est-à-dire pour rendre les choses «présentes» dans la sphère spatio-temporelle du discours. Ainsi, après avoir dit *César franchit le Rubicon*, on peut continuer en disant, sans risque d'ambiguïté, *ce fleuve* (= «le Rubicon»).

3.3.1. Nous appelons *région* l'espace à l'intérieur duquel un signe fonctionne dans tel ou tel système de significations. Cet espace est délimité, d'un côté, par la tradition linguistique et, de l'autre, par l'expérience que l'on a des réalités désignées. On peut distinguer trois types de «région»: la *zone*, le *milieu* et l'*ambiance*. La *zone* est la «région» dans laquelle on connaît et on emploie habituellement un signe: les limites de

<sup>53</sup> Cf. W. Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg, 1931, p. 49.

la *zone* dépendent de la tradition linguistique et coïncident avec d'autres limites, également linguistiques. Le *milieu* (esp. *ámbito*) est la «région» dans laquelle l'*objet* désigné est connu comme appartenant à l'espace vital des sujets parlants ou bien à un domaine organique de leur expérience ou de leur culture; les limites du *milieu* ne sont pas linguistiques; ainsi, par exemple, est «milieu»<sup>54</sup> l'espace à l'intérieur duquel on connaît l'*objet* «maison». L'«ambiance» (esp. *ambiente*), enfin, est une «région» déterminée socialement ou culturellement; la famille, l'école, les organisations professionnelles, les castes, etc. sont, dans la mesure où ces institutions possèdent des parlers qui leur sont propres, des «ambiances». Une «ambiance» peut posséder des signes spécifiques pour des objets que l'on rencontre dans un milieu plus vaste; elle peut posséder des «objets» spécifiques; ou bien encore avoir des signes spécifiques pour des «objets» qui, eux aussi, lui sont spécifiques: c'est-à-dire que l'ambiance peut fonctionner comme «zone», comme «milieu» ou bien comme «zone» et «milieu» à la fois.

3.3.2. Beaucoup de nuances sémantiques des mots sont, en grande partie, dues à des différences de «région». Ainsi, un mot employé hors de son «milieu» peut bien désigner la même réalité objective, mais il ne signifie plus de la même façon, puisque son «évocation» est différente; et un mot propre à une ambiance donnée, en plus de dénoter telle ou telle chose, évoque également l'ambiance respective lorsqu'il est employé dans d'autres ambiances.

En particulier, la distinction entre *vocabulaire usuel* et *vocabulaire technique* repose entièrement sur la différence entre «zone» et «milieu»: les mots usuels sont compris comme étant propres aux «zones»; les mots techniques comme caractéristiques des «milieux»<sup>55</sup>. Cela veut dire que cette distinction n'est nullement absolue, puisque tout mot qui a un

<sup>54</sup> La zone représente toujours une forme d'organisation strictement linguistique: ses limites constituent une «isoglosse». Le milieu, en revanche, est une sphère de l'expérience «objective» (que l'on a des choses ou du monde). Cependant, la même réalité objective peut être connue de différentes manières et, par conséquent, correspondre à plus d'un milieu. Ainsi, le «mal de tête» et la «céphalée» sont une même réalité objective, mais qui est connue de deux façons différentes; c'est pour cette raison que *mal de tête* et *céphalée* fonctionnent dans des milieux différents et ne signifient pas «la même chose». De même, une seule et même forme, peut acquérir des valeurs différentes dans des milieux différents: par exemple, *langue* et *parole* ont des signifiés différents dans la langue française et dans le milieu des linguistes.

<sup>55</sup> Dans ce sens, les noms propres sont, eux aussi, des mots techniques: *leur domaine d'emploi* (*Geltungskreis*) ne dépend pas de l'organisation propre à une langue donnée, mais bien du milieu dans lequel les objets désignés sont connus.

signifié lexical signifie à la fois dans une *zone*, dont les limites dépendent de la tradition linguistique, et dans un *milieu*, dont les limites sont celles à l'intérieur desquelles un objet désigné est connu. Ainsi, le mot *casa* signifie à la fois à l'intérieur de la tradition «idiomatique» de différentes langues romanes (it. esp., port., etc.) et dans le milieu dans lequel l'«objet» maison est connu, et ce mot serait un «mot technique», par exemple, par rapport au milieu de l'esquimau *iyłu* (*igloo*). C'est que dans le cas des mots reconnus comme «usuels», le milieu dépasse normalement la zone (l'organisation idiomatique, en tant que telle), tandis que pour les mots reconnus comme «techniques», zone et milieu coïncident (du moins à l'intérieur de chaque communauté linguistique). Ainsi, le milieu de «maison» est plus vaste que les zones de *casa*, *maison*, *Haus*, *house*, *hus*, *dom*, etc., mais il n'en va pas de même pour le milieu de «ñandú» ou de «phonème». De plus, pour reconnaître le caractère technique d'un mot, il est nécessaire d'avoir présents à l'esprit deux milieux à la fois, puisque, dans son propre milieu, tout mot est «usuel». En effet, dans une seule et même langue, certains mots sont reconnus comme «techniques» parce qu'ils sont reconnus comme caractéristiques de milieux plus restreints que la langue elle-même. Mais toute langue coïncide avec certains milieux d'expérience et, par conséquent, toute langue possède des «mots usuels» qui, du point de vue d'autres langues, sont perçus comme des «mots techniques» et «non traduisibles»<sup>56</sup> par des mots usuels. Les mots tels que *knout* et *isba* ou *geisha* et *samurai* ne sont pas des «mots techniques» en russe et en japonais, mais ils le sont du point de vue d'autres langues, qui correspondent à d'autres milieux. C'est ce qu'on constate aussi pour des groupes de langues correspondant à des milieux différents ainsi que pour des dialectes et parlers régionaux d'une seule et même langue historique.

3.4.1. Constitue *contexte* de l'activité de parler toute la réalité qui entoure un signe, un acte de parole ou un discours, et cela en tant que présence physique, en tant que savoir des interlocuteurs et en tant qu'activité. On peut distinguer trois types de contexte: le *contexte idiomatique*, le *contexte verbal* et le *contexte extraverbal*.

<sup>56</sup> Dans ce cas, on peut parler de *milieux idiomatiques*: ainsi, *seguidilla*, *alborada*, *torero*, *gracioso* appartiennent au milieu idiomatique de l'espagnol. D'autres milieux correspondent aux *ambiances* ou aux *dialectes*, et d'autres encore sont *inter-idiomatiques* (communs à deux ou plusieurs langues). Ces derniers peuvent être *continus*, s'ils contiennent entièrement différentes langues (comme dans le cas de *casa*) ou *discontinus* si, à l'intérieur des limites de chaque langue, ils ne contiennent que certaines ambiances (comme c'est le cas pour de nombreux noms propres et pour les terminologies scientifiques).

3.4.2. Le *contexte idiomatique*, c'est la langue elle-même en tant que contexte, en tant que «toile de fond» de l'activité de parler. En parlant, on ne manifeste concrètement qu'une section de la langue, mais cette section signifie en relation avec la langue tout entière, avec tout le savoir idiomatique des interlocuteurs. Tout signe réalisé dans le discours signifie à l'intérieur de systèmes complexes d'oppositions et d'associations formelles et sémantiques dans lesquels sont impliqués d'autres signes, signes «non dits», mais qui, pourtant, appartiennent au patrimoine linguistique des sujets parlants. L'«écriture automatique» des surréalistes, la rime, l'assonance, l'allitération, le jeu de mots sont des procédés qui mettent partiellement au jour les sections les plus immédiates de ce fonds de savoir sur lequel se projette tout mot concrètement employé.

Comme contexte idiomatique peut aussi fonctionner une langue autre que celle qui est actuellement employée: c'est ce qui arrive aux sujets plurilingues<sup>57</sup>. De plus, à l'intérieur du contexte idiomatique, chaque mot signifie dans un contexte plus restreint, celui de son champ de significations; ainsi, un nom de couleur, par exemple, *vert*, signifie en relation avec les autres noms de couleur de la même langue (*bleu*, *jaune*, *gris*, etc.).

3.4.3. Le *contexte verbal*, c'est le discours lui-même en tant qu'«entour» de chacune de ses sections. Pour chaque signe et pour chaque segment d'un discours (qui peut être un dialogue), le contexte verbal n'est pas constitué seulement par *ce qui a été dit antérieurement*, comme le pensait Ch. Bally (cf.3.1.2.), mais aussi par *ce qui est dit après*, dans le même discours. Cela ressort, du reste, de façon évidente même d'exemples courants tels que *la maison de Jean* et *la Maison d'Autriche*, dans lesquels les détermineurs postposés fonctionnent simultanément comme des éléments contextuels qui révèlent la signification du signe *maison*.

<sup>57</sup> Chez un sujet plurilingue, certains mots d'une langue peuvent être influencés en ce qui concerne leur valeur sémantique ou, du moins, en ce qui concerne leur valeur évocative, par les significations que des formes analogues ont dans les autres langues qu'il connaît. Ainsi, un Roumain monolingue emploie sans gêne aucune le verbe *a desmierda* («caresser, choyer, dorloter, chouchouter»), au signifié duquel on attache même une nuance d'innocence enfantine et de tendresse. Mais les Roumains qui connaissent d'autres langues romanes ou le latin hésitent à employer ce verbe et, en tout cas, chez eux, l'apparente évidence de l'étymologie en altère gravement la valeur évocative.

Le contexte verbal peut être *immédiat* – constitué par les signes qui se trouvent immédiatement avant ou après le signe considéré<sup>58</sup> – ou *médiat*, contexte qui peut aller jusqu'à embrasser le discours tout entier et qui, dans ce cas, peut être appelé *contexte thématique*. Ainsi, dans un ouvrage, chaque chapitre, et, jusqu'à un certain point, chacun de ses mots, signifie en relation avec ce qui a été dit dans les chapitres précédents et acquiert un sens nouveau avec chacun des chapitres qui suivent, jusqu'au dernier. D'un autre point de vue, le contexte verbal peut être soit *positif* soit *négatif* : en effet, ce contexte est constitué aussi bien par ce qui est effectivement dit que par ce que l'on ne dit pas. Si le fait de ne pas dire quelque-chose est intentionnel, nous avons affaire – selon l'intention que l'on prête au sujet parlant – à une *insinuation*, à une *allusion* ou à une *suggestion*<sup>59</sup>. La poésie «suggestive» se fonde en grande partie sur un emploi intentionnel adéquat des contextes verbaux négatifs.

3.4.4. Le *contexte extraverbal* est constitué par toutes les circonstances non linguistiques que les sujets parlants perçoivent directement ou qui leur sont connues. On peut y distinguer différents sous-types, à savoir, les contextes: a) *physique*, b) *empirique*, c) *naturel*, d) *pratique*, e) *historique*, f) *culturel*.

a) Le *contexte physique* comprend les choses qui sont à la vue des interlocuteurs ou qui constituent le support d'un signe (dans le cas des signes gravés, écrits ou imprimés; cf. l'«entour symphysique» de K. Bühler). La deixis réelle et immédiate a lieu dans le cadre d'un contexte physique par lequel, de plus, toutes les choses que ce contexte contient se trouvent implicitement individualisées (cf. 2.3.2. et note 36).

b) Le *contexte empirique* est constitué par les «états de choses» objectifs qui sont connus des interlocuteurs dans l'espace et au moment

<sup>58</sup> La reconnaissance d'un mot comme appartenant à telle ou telle catégorie verbale dépend en grande partie – et parfois totalement – de son «contexte immédiat», c'est-à-dire de ses «associations syntagmatiques» concrètement constatées dans le discours; cf. L.J. Piccardo, *El concepto de «partes de la oración»*, Montevideo, 1952, p.13-16.

<sup>59</sup> L'énoncé *Le soleil est plus grand que le Péloponnèse* est rigoureusement vrai, puisqu'en effet, le soleil est plus grand que le Péloponnèse. Toutefois, ce que cet énoncé suggère est faux (bien que ce n'ait pas été l'intention d'Anaxagore), et cela précisément à cause de «ce qu'il ne dit pas», c'est-à-dire parce qu'il n'indique pas l'autre terme de la comparaison. De même, si, au sujet d'une œuvre dont on a fait dix comptes rendus favorables et un seul compte rendu extrêmement défavorable, on se borne à signaler qu'elle «a été l'objet d'une critique acerbe», on dit la vérité, mais c'est tout autre chose qu'on donne à entendre. Le contexte verbal négatif rend, en effet, possible ce type de mensonge dans lequel, tout en disant le vrai, on insinue le faux.

où ils parlent, même si ces «états de choses» ne sont pas effectivement à leur vue; par exemple, le fait qu'il y ait une rue derrière la porte d'entrée, le fait que cette maison ait cinq étages; le fait qu'il y ait une mer, un fleuve, une plage, une forêt à proximité de cette ville, etc. Des expressions telles que *je vais à la plage*, *la mer est déchaînée*, *ne descends pas dans la rue*, *le monsieur du premier étage*, etc. n'acquièrent leur sens plein et entier dans l'activité de parler ordinaire que grâce au contexte empirique.

c) Le *contexte naturel* est constitué par la totalité des contextes empiriques possibles, c'est-à-dire qu'il est l'*univers empirique* connu par les interlocuteurs. C'est par le contexte naturel que se trouvent singularisés et individualisés pour tous les sujets parlants, au plan empirique, les noms tels que: *soleil*, *lune*, *ciel*, *terre*, *monde*. Au sens propre, on ne demande pas *Quel soleil?*, étant donné qu'on n'en connaît qu'un<sup>60</sup>.

d) Le *contexte pratique* ou *occasionnel* est l'«occasion» de l'activité de parler; il s'agit de la conjoncture particulière, subjective ou objective, dans laquelle le discours se déroule; par exemple, le fait de parler à une personne âgée ou à un enfant, à un ami ou à un ennemi, pour demander une faveur ou pour faire valoir ses droits; le fait que le discours ait lieu dans la rue ou pendant une réunion de famille, dans une salle de classe ou au marché, le jour ou la nuit, en hiver ou en été, etc. Toute une série de fonctions grammaticales, sémantiques et stylistiques sont commandées par l'«occasion» du discours ou sont implicitement remplies par ce contexte; cf. par exemple, *Belle journée*; *Il fait froid* (aujourd'hui, non pas en général). Une phrase telle que *deux à dix et un à vingt* n'a pas de sens en soi, mais devient tout à fait claire si elle est dite à un marchand ambulancier qui vend certaines choses à dix et d'autres à vingt sous.

e) Le *contexte historique* est constitué par les circonstances historiques connues des interlocuteurs; il peut être *particulier* – aussi limité que l'histoire d'une personne, d'une famille, d'un village; ou plus vaste, comme l'histoire d'une nation (par exemple, pour un pays, le fait d'être une république et non une monarchie, une communauté chrétienne et non pas musulmane) – ou *universel*; *actuel* ou *passé*. Certains noms, tels que *le maire*, *le médecin*, *le pharmacien*, *le curé*, permettent des dénota-

<sup>60</sup> Si Ch. Bally, *Oeuvre citée*, p. 81, considère ces noms comme des «noms propres de la langue», c'est parce qu'il ne prend en considération ni l'existence ni la fonction du contexte naturel. Pourtant, il ne fait aucun doute que ces noms sont des noms communs dont les dénotés ne sont connus qu'en un seul exemplaire. Pour les noms propres, l'individualisation ne dépend pas des contextes, mais appartient aux noms eux-mêmes: le nom propre, ainsi que l'a vu déjà Aristote, *De Interpretatione*, 17 a, est individuel *de par sa nature* (et non pas en raison d'une quelconque raison empirique).

tions individuelles dans des contextes historiques particuliers; *le roi* dénote individuellement dans un royaume; *le pape* est une dénotation individualisée par le contexte «universel actuel», *la bataille de Salamine*, l'est par le contexte «universel passé»<sup>61</sup>.

f) Le *contexte culturel* englobe tout ce qui appartient à la tradition culturelle d'une communauté; il peut être extrêmement limité ou aussi vaste que l'humanité tout entière. Dans la mesure où il appartient à l'histoire culturelle d'une communauté, le contexte culturel est une forme particulière du contexte historique. En latin, *deus* peut signifier «un dieu» (parmi d'autres); en français, *Dieu* est un nom individualisé par la tradition monothéiste chrétienne; et pour la philosophie scolastique même *le Philosophe* était une dénotation individuelle. Ce que l'on appelle un «topique» est reconnu et fonctionne comme tel dans une tradition littéraire donnée; ainsi, pour les hispanophones cultivés, l'expression *de cuyo nombre no quiero acordarme*<sup>61a</sup> s'accompagne d'une saveur particulière, puisqu'elle rappelle le texte de Cervantès.

Tous les contextes extraverbaux peuvent être créés ou modifiés à l'aide du contexte verbal; mais même la «langue écrite» et la langue littéraire comptent d'avance sur certains d'entre eux, par exemple, sur le contexte naturel et sur certains contextes historiques et culturels. Ainsi, Homère fait constamment allusion aux mythes connus par les Grecs; et Góngora, lorsqu'il écrit *el mentido robador de Europa*<sup>61b</sup>, se fonde sur un contexte culturel supposé connu de ses lecteurs.

3.5.1 Par *univers de discours*, nous entendons le système universel de significations auquel un discours (ou un énoncé) appartient, système qui en détermine la validité et le sens. La littérature, la mythologie, les sciences, les mathématiques, l'univers de l'expérience courante, en tant que «thèmes» ou «mondes de référence» de l'activité de parler, constituent des «univers de discours». Une expression telle que *réduire l'objet au sujet* a un sens en philosophie, mais n'en a aucun en grammaire; les expressions comme *le voyage d'Ulysse* et *le voyage de Colomb, comme dit Parménide, comme dit Hamlet* appartiennent à des univers de discours différents. Les jeux d'esprit naissent souvent du

<sup>61</sup> Contrairement à ce que pense K. Bühler, *Oeuvre citée*, p. 259, il ne s'agit pas, dans ce cas, d'un nom propre.

<sup>61a</sup> N.d.t. Cette expression figure dans le 1<sup>er</sup> paragraphe du *Don Quichotte*.

<sup>61b</sup> N.d.t.: Luis de Góngora, *Soledades*, 1, second vers. *El mentido robador de Europa* est, bien entendu, Jupiter.

mélange intentionnel de deux univers de discours dans un même énoncé; cf. par exemple, *Dans la forêt, deux jeunes mathématiciens extrayaient les racines carrées des arbres*; ou encore: *Par la fenêtre, je vois quelqu'un qui est en train de descendre du singe*.

3.5.2. La notion 'd'univers de discours' a souvent fait l'objet de critiques de la part des logiciens positivistes, puisque, selon eux, il n'existe aucun «autre monde» en dehors du monde naturel et empiriquement connaissable<sup>62</sup>. Qu'il n'y ait qu'un seul et unique monde est vrai, mais les critiques en question, loin d'invalider la notion d'univers de discours, révèle plutôt une radicale incompréhension du problème. Il ne s'agit pas d'autres «univers», d'autres «mondes des choses», mais uniquement d'autres «univers de discours», d'autres *systèmes de significations*. Le fait même de vouloir «traduire», par exemple, les énoncés de la mythologie en les transférant au niveau des discours concernant le monde empirique et historique («les Grecs croyaient que...», etc.) prouve qu'il s'agit d'univers de discours différents. En réalité, les énoncés appartenant à des univers de discours non empiriques ne manquent pas de sens et n'ont nullement besoin d'être «traduits». La valeur de vérité d'une proposition au sujet d'Ulysse ne se vérifie pas dans l'histoire de la Grèce, mais dans l'*Odyssée* et dans la tradition qui lui correspond, où la proposition *Ulysse était le mari de Pénélope* est vraie, tandis que la proposition *Ulysse était le mari d'Hélène* est fausse; et les propositions relatives aux centaures sont vérifiables dans la mythologie, dans laquelle la phrase *le Centaure était un sacrifice de cent taureaux* est fausse, et la phrase *le Centaure était un être moitié homme moitié cheval* est vraie.

3.6.1. Nos considérations suffisent, à notre avis, pour rendre évidente l'importance que l'identification des différents entours et la connaissance de leurs fonctions revêtent pour la *grammaire*, pour la *théorie littéraire* et pour la *théorie du langage*. Mais il convient d'insister encore et en particulier sur l'importance des entours non verbaux, trop souvent ignorés par les linguistes.

3.6.2. En ce qui concerne la *grammaire*, les entours non verbaux interviennent nécessairement, bien qu'à des degrés divers, par rapport

<sup>62</sup> Ainsi, par exemple, B. Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy*, Londres, 1967, p. 167-170 et L.S. Stebbing, *A Modern Introduction to Logic*, Londres, 1950, p. 55-56.

aux trois plans qu'elle doit prendre en considération: le plan *théorique*, le plan *descriptif* et le plan *analytique*.<sup>63</sup> Au niveau théorique, certaines modalités de la signification ne peuvent être définies que par référence aux types d'entour dans lesquels elles sont destinées à fonctionner (c'est le cas des pronoms personnels et des déictiques pronominaux, adjectivaux et adverbiaux); et dans la définition d'autres modalités de la signification, la référence aux entours intervient au moins en un sens négatif, comme c'est le cas pour les noms propres qui, en effet, pour ce qui est de l'actualisation et de l'individualisation, sont indépendants des circonstances de l'activité de parler (cf. note 60). Et, d'un point de vue plus général, la référence aux entours est indispensable lorsqu'il s'agit de distinguer entre *lexèmes* (mots ayant à la fois un signifié catégoriel et lexical, comme les «noms» et les «adjectifs», dans le sens courant de ces termes) et *catégorèmes* (les mots qui n'ont qu'un signifié catégoriel et qui, par conséquent, «dénotent», sans «désigner» (cf. 3.2.1)). L'intervention des entours est certainement d'une importance moindre au niveau descriptif: celui qui correspond aux langues; il faut toutefois au moins signaler quelles sont les fonctions qui, dans telle ou telle langue, ne disposent pas d'instruments verbaux (vu qu'elles ne s'y réalisent qu'au moyen des circonstances de l'activité de parler) et quels sont, dans cette même langue, les instruments verbaux qui peuvent être remplacés par les entours. Mais l'identification des entours est surtout requise – et elle est même indispensable – pour l'analyse grammaticale des textes, puisque les mêmes schémas formels fournis par la langue peuvent correspondre à des fonctions entièrement différentes, selon les entours.

En général, une linguistique authentiquement *fonctionnelle* ne peut ignorer les entours, pas même les extra-verbaux, étant donné que les *fonctions réelles* ne se présentent pas dans la langue abstraite mais dans l'activité concrète de parler. Et cela vaut aussi pour la *linguistique diachronique*, qui ne saurait ignorer les circonstances dans lesquelles les langues ont été parlées<sup>64</sup>.

<sup>63</sup> Ces trois plans sont distingués en grammaire en accord avec les niveaux auxquels on peut (et on doit) considérer le langage (cf. 1.1.4). Au plan théorique, la grammaire est *théorie grammaticale* ou *grammaire générale*: sa tâche est celle de reconnaître et de définir les catégories verbales et grammaticales en tant que modalités sémantiques générales de l'activité de parler. Au plan descriptif, la grammaire est *description* du système des fonctions grammaticales et des schémas formels d'expression de celles-ci dont dispose une langue donnée. Et, au plan analytique, elle est *analyse grammaticale* (formelle et sémantique) des fonctions telles qu'elles se présentent concrètement dans un discours ou texte.

<sup>64</sup> Contrairement à ce que prétend le formalisme linguistique, une langue ne peut être étudiée «en soi-même et pour elle-même», et encore moins pourrait-on étudier de cette

3.6.3. En ce qui concerne la *théorie littéraire* – ou, mieux, la théorie de la technique et de l'interprétation littéraires –, la connaissance des entours non verbaux est importante dans deux sens, tous deux fondamentaux.

D'une part, la «langue écrite» ne dispose pas ou ne dispose que partiellement de certains entours (comme, par exemple, l'ambiance, la situation immédiate, le contexte physique, les contextes empirique et pratique) et, par conséquent, dans la mesure où elle en a besoin, elle doit *les créer* au moyen du contexte verbal. Cela n'est pas sans poser à l'écrivain toute une série de problèmes techniques. Ces problèmes sont moins ardues dans le cas de la poésie lyrique, qui est naturellement moins assujettie aux entours et qui, par conséquent, est plus abstraite et, de par soi, plus universelle. Bien sûr, la poésie lyrique peut être motivée par des «circonstances occasionnelles», mais ces «circonstances» sont extérieures à la poésie en tant que telle, et la vision poétique les dépasse en les «universalisant»<sup>65</sup>. Par contre, la poésie épique et, surtout, la prose narrative ont davantage besoin des entours. Afin de rendre concrets les «faits» qu'il imagine, le prosateur doit rendre les choses tangibles, faire en sorte que ses personnages soient de «chair et de sang», rendre les circonstances parfaitement perceptibles. Dans certains romans, il est question de fleuves et de forêts, mais, en les lisant, on n'en sent ni l'humidité ni la fraîcheur, et cela nous dit qu'il s'agit d'œuvres manquées. En effet, l'œuvre en prose doit en grande partie *contenir* et *exprimer* ses entours. Cela explique la bien plus grande difficulté que présente sous cet aspect la prose littéraire face à la poésie lyrique.

D'autre part, la littérature utilise toujours, jusqu'à un certain point, certains entours limités, en particulier les entours historiques et culturels. De là, la plus grande difficulté de certaines œuvres par rapport à d'autres, difficulté qui va de pair avec la mesure dans laquelle ce qui est dit dans ces œuvres dépend de contextes que le lecteur ne connaît pas. D'où, également, la nécessité de commentaires si l'interprétation du texte a lieu dans des contextes différents de ceux que l'œuvre en question suppose: expliquer une œuvre, c'est, avant tout, en reconstruire les entours<sup>66</sup>.

façon l'histoire des langues. Qui pourrait comprendre, par exemple, l'histoire du lexique des langues romanes sans connaître la civilisation occidentale et le christianisme?

<sup>65</sup> Les «circonstances occasionnelles» ont naturellement leur fonction dans un poème: celle de signaler ce qui a été dépassé par la vision poétique. Un expédient assez superficiel et naïf de l'hermétisme poétique – expédient vieux comme le monde, mais toujours renouvelé par les artisans cérébraux d'un certain type de «poésie» – consiste à cacher les «circonstances occasionnelles», ce qui, toutefois, ne garantit pas qu'il y ait vision poétique.

<sup>66</sup> Cela implique admettre le caractère proprement linguistique du commentaire «phi-

3.6.4. Enfin, en ce qui concerne la *théorie du langage*, l'identification exacte des fonctions de tous les entours pourrait du moins contribuer à éliminer certaines erreurs courantes aussi anciennes que tenaces: en tout premier lieu, parmi ces erreurs, celle qu'implique l'idée d'une langue «logiquement parfaite» et celle de la prétendue «imperfection» ou «insuffisance» du langage dit 'naturel'.

La langue «logiquement parfaite» est un non-sens théorique (puisque logique ou illogique peut être seulement une expression concrète, et non pas la langue abstraite); et une telle langue serait parfaitement inutile, puisqu'elle ne servirait qu'à re-penser ce qui a été déjà pensé, et non pas pour avancer dans la pensée (qui signifie créer de nouvelles significations). Mais, même si on admettait l'utilité d'une langue «logiquement parfaite», la tâche de la construire ne serait pas moins vaine. Car, à peine cette langue serait-elle utilisée, on verrait réapparaître les entours (à commencer par le contexte verbal), de sorte qu'elle cesserait d'être un code univoque et immuable. Les «constructeurs» de langues ne peuvent abolir les entours ni empêcher que l'activité de parler soit production de sens dans des contextes infinis.

Tout aussi malheureuse et radicale est l'erreur que comportent toutes les affirmations à propos de la soi-disant «imperfection» ou «insuffisance» du langage naturel, erreur dans laquelle sont tombés même des esprits aussi perspicaces que H. Bergson et A. N. Whitehead. Cette erreur découle de la confusion entre l'activité concrète de parler et la langue abstraite, du fait de croire que le discours est simplement la «langue» réalisée comme telle, en ignorant, d'une part, que la langue consignée dans les grammaires et les dictionnaires n'est que l'instrument de l'activité de parler et son cadre historique de possibilités et, d'autre part, que l'activité de parler dépasse constamment la langue et saisit *proprement* le particulier et le concret. Un discours peut, sans doute, être inadéquat, mais, s'il l'est, c'est en raison de sa propre insuffisance, d'une insuffisance particulière, et non pas de l'insuffisance universelle qui affecterait le langage en tant que tel. Whitehead<sup>67</sup> signale comme insuffisance du langage le fait qu'une expression linguistique ne peut jamais se référer au monde en en saisissant tous les détails: «Le langage est totalement indéterminé à cause du fait que tout événement présuppose toujours un certain type systématique de circonstances». Or, c'est

lologique», dont la tâche consiste, en grande partie, à révéler les entours dans lesquels le texte sous examen atteint la plénitude de son sens.

<sup>67</sup> *Process and Reality*, Londres, 1929; 5<sup>ème</sup> éd., New York, 1957, p. 18.

exactement le contraire qui est vrai: le langage ne *dit* pas les conditions contextuelles parce qu'il n'est pas nécessaire qu'il les dise; mais il *utilise* ces mêmes conditions, et c'est pourquoi l'expression réelle les implique et les contient<sup>68</sup>. Ce qui est dit signifie dans un processus infini qui est le processus même de la réalité signifiée. L'erreur de Whitehead est celle de considérer qu'une phrase que l'on cite comme exemple est *identique* à celle que l'on énonce réellement (erreur que lui-même dénonce, par ailleurs, chez d'autres auteurs). En réalité, détachée de ses différents contextes, la phrase en devient une autre: elle devient le *nom* de la phrase réellement énoncée et implique un passage du langage primaire au «métalangage» (au discours que l'on tient à *propos du langage*). Cela ne signifie certes pas que l'on ne doive plus donner d'exemples, mais seulement que l'on ne doit pas oublier que la phrase-exemple n'est qu'un nom par lequel nous nous référons à une autre phrase, à la phrase-objet qui signifie dans une multitude de contextes, exactement de la même façon dont au moyen du mot *arbre*, nous parlons des «arbres» réels sans prétendre pour autant que ce même mot soit lui-même vert et qu'il porte un épais feuillage. Si, donc, je me propose d'étudier le sens du vers de Dante *Nel mezzo del cammin di nostra vita*<sup>68a</sup>, le vers auquel je me réfère n'est pas celui que je viens d'écrire, mais bien celui qui figure dans la *Divine Comédie*. Et ce vers n'a son sens accompli que par les relations qu'il entretient avec le poème tout entier.

Traduit de l'espagnol et de l'allemand par Nicole Fernández-Bravo et Jean-Pierre Durafour avec la collaboration de l'auteur.

Textes originaux: «Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar». *Romanistisches Jahrbuch*, VII, 1955-56, pp. 29-54; «Determinierung und Umfeld. Zwei Probleme einer Linguistik des Sprechens», dans *Sprachtheorie und allgemeine Sprachwissenschaft*, Munich, 1975, pp. 253-290.

<sup>68</sup> D'autre part, Whitehead fait lui-même remarquer à un autre endroit que, dans un énoncé, «il y a toujours une relation implicite aux circonstances dans lesquelles le discours a lieu» (*Process and Reality*, p. 403-404: «there is always a tacit reference to the environment of the occasion of the utterance»).

<sup>68a</sup> N.d.t.: Il s'agit du premier vers de *La Divina Commedia*.